

JOURNAL  
HELVETIQUE

OU

RECUEIL

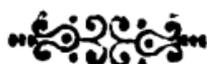
DE PIÈCES  
FUGITIVES DE LIT-  
TERATURE CHOISIE;

DE

*Poësie ; de Traits d'Histoire ,  
ancienne & moderne ; de Découvertes des  
Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la  
République des Lettres ; & de diverses au-  
tres Particularités intéressantes & curieuses ,  
tant de Suisse , que des Païs Etrangers.*

DEDIE' AU ROI,

Février 1749.



A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES

1749.





JOURNAL  
HELVETIQUE,  
DEDIE' AU ROI.

Février 1749.



LETTRE

*Sur une Version Italienne de la Bible, attribuée  
à SIXTE V.*

**V**ous avés, *Monsieur*, beaucoup de goût pour la Littérature. J'ai eu lieu de m'en apercevoir depuis long tems dans le commerce que nous avons ensemble. Vous recherchés avec soin les Livres rares & curieux, & quand vous ne pouvés pas vous les prôcurer, vous tâchés au moins de les conoitre, & vous faites des recherches pour être informé de ce qu'ils contiennent. Dans vôtre dernière Lettre, vous me demandés

des éclairciffemens sur une Version Italienne de l'Écriture Ste. que l'on dit que fit faire le Pape *Sixte V.* & qui doit être dans la Bibliothèque publique de Genève. Vous souhaitez que je vous en rende raison, que j'en examine la Préface, où aparemment le Pontife explique ce qui l'a déterminé à mettre les Livres sacrés en langue vulgaire, ce qui paroît opposé aux Principes de son Eglise.

Vous avés raison d'être surpris qu'un Pape ait pris sur lui de mettre la Bible entre les mains du Peuple. Cependant pour diminuer un peu vôtre surprise, je dois vous dire, qu'avant ce Pape il avoit déjà parû en Italie quelques Bibles en Langue Vulgaire. Le Père *Simon* nous cite entr'autres celle d'*Antoine Bruccioli*, dont il y a eu même plusieurs Editions \*. Il y en eut une en 1540. dédiée à *Renée* de France, Duchesse de Ferrare. Cependant l'étonnement ne doit pas entièrement cesser par là, parce que ces différentes Editions de la Bible en Langue Vulgaire, étoient toutes de Venise, où l'on s'est toujours doné un peu plus de liberté qu'à Rome sur cet article. D'ailleurs le P. *Simon* nous apprend dans le même endroit de son Livre, qu'après que les Protestans eurent paru, on s'aperçût que ces Versions troubloient l'Etat & la Religion, & qu'on fût beaucoup plus

\* Hist. Critiq. du N. T. p. 873.

*plus réservé dans la suite.* Ainsi une Bible Italienne comandée par un Pape, & imprimée à Rome dans l'Imprimerie du Vatican, 50. ans après que les Protestans eurent rompu avec l'Eglise Romaine, a toujours quelque chose de bien singulier.

On fait que voici quelles ont été les Maximes de Rome depuis le Concile de Trente. La pratique reçüe dans les Païs soumis à l'Inquisition est, qu'un Particulier ne peut lire aucune partie des Livres sacrés, sans une permission par écrit: Et ce n'est ni le Confesseur, ni le Curé, ni le supérieur régulier qui la donnent, l'Evêque même n'en a pas le pouvoir. Il faut pour cela recourir à Rome.

On trouve dans les dernières Editions de l'*Indice Expurgatoire*, parmi les Livres défendus, les Bibles en quelque Langue vulgaire que ce soit. Et dans les Règles de l'*Index* publiques & confirmées par les Papes *Pie IV. Sixte V. & Clément VIII.*, on lit ces paroles, *Parce que la Lecture de l'Ecriture Ste. pourroit être dangereuse, si elle étoit permise indifféremment, les Evêques n'ont pas même le pouvoir d'accorder la licence de lire la Bible.\** Pour justifier cette

H 3

dé-

\* Cum experientiâ constat, si sacra Biblia vulgari Linguâ permittantur plus inde detrimenti quàm utilitatis oriri, prohibentur Biblia cum omnibus eorum partibus, sive excusa, sive Manuscripta, in qualicumque vulgari Linguâ. Regula IV.

défense on dit que la témérité des Homes & l'expérience ont rendu cette précaution nécessaire, qu'on a remarqué que ceux qui se donent la liberté de lire l'Escriture Ste. en deviennent ou plus indociles & plus fiers, ou plus inquiets & plus chancelans dans la Foi. On fait entendre aux simples Fidèles, que les Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament sont des Livres dangereux dont la lecture ne peut que leur inspirer des mouvemens d'orgueil & des sentimens contraires à ces esprit de soumission & d'obéissance, qui, leur dit-on, doit être leur unique partage. Que cette défense ait eu, & ait encore lieu dans plusieurs Diocèses, dans plusieurs Provinces, dans plusieurs Roïaumes, sur tout dans ceux où est érigé le redoutable Tribunal de l'Inquisition, c'est ce qu'on ne sauroit nier. En Italie, en Espagne, en Portugal, les Peuples croiroient comettre une impiété digne du plus grand suplice, s'ils oloient seulement jeter un regard sur ces précieux Livres, sans une permission expresse.

Je puis vous en parler, *Monsieur*, come Témoin oculaire. Nous avons eu, les quatre ou cinq dernières Années, quantité d'Officiers Espagnols autour de Genève. Ils occupoient la Savoie, qu'ils n'ont quittée qu'à la Paix. Pendant cet intervalle, il en venoit  
fré-

fréquemment chez nous, voir les curiosités de nôtre Ville, & sur tout nôtre Bibliothèque. Le Livre le plus rare à leur montrer, c'étoit une Bible Espagnole. Ils marquoient tous un étonement extraordinaire a l'aspect d'une Bible en leur langue, & ils avouoient qu'ils n'en avoient jamais vû aucune. C'étoit pour eux non seulement un phenomène nouveau, mais encore des plus frapans. Ils ne le regardoient qu'avec une sorte de fraïeur peinte sur leur visage. Il ne faut pas être surpris si les Laïques ne conoissent pas la Bible en Espagne. Le Roi *Ferdinand* avoit defendu sous de grosses peines de la traduire en Langue Vulgaire, & depuis ce tems-là, l'Inquisition a été fort attentive à l'empêcher. Celle que l'on montre à Genève n'est point venue d'Espagne. Elle fut imprimée en Hollande en 1602. Le Traducteur se nommoit *Cassiodore de Reyna*, & l'Editeur dont le nom seul paroît dans le Titre, étoit *Ciprien Valère*, tous deux zélés Protestans Espagnols.

Pour revenir à l'Italie, la défense de traduire l'Ecriture Ste. en langue vulgaire, étoit dans toute sa force sous le Pontificat de *Sixte V.* On ne comprend pas coment ce Pape pensa à doner une Bible Italienne. Loin de doner une nouvelle Version en cette Langue, il ne devoit pas même procurer une nouvelle Edition de celle de *Bruccioli*,

car c'est une Loi établie dans les Païs d'Inquisition qu'on ne réimprime jamais les Livres défendus, par l'intérêt que l'on a à les rendre extrêmement rares.

Cependant nous lisons dans l'Histoire de ce Pape, que non seulement il forma le dessein de faire traduire la Bible en Italien, mais encore qu'il le fit exécuter. Un semblable projet ne pouvoit que causer bien des rumeurs. C'est aussi ce qui arriva. *Gregorio Leti*, qui nous a fait fort en détail l'Histoire de cette Version, nous apprend là dessus bien des particularités curieuses. Je vai vous en rapporter quelques unes.

Cette Bible en langue vulgaire excita bien des Murmures. Ce fut sur tout un grand scandale pour les Espagnols. Leur Ambassadeur *Olivarés* crioit dans Rome que c'étoit une honte qu'on y suivit la méthode des Hérétiques *Eh, Monsieur, ne vous fâchez pas*, lui repondit Sixte, *nous avons fait faire cette Version pour vous, qu'il n'entendés pas le Latin.*

L'Ambassadeur ne le paia pas de cette raison, il en écrivit à son Maître. Plusieurs Cardinaux y joignirent des Lettres où ils représentoient à sa Majesté qu'il étoit plus de son intérêt que de celui des autres Puissances de travailler à la suppression de cette Bible, à cause des grands Etats que le Roi d'Espagne possédoit en Italie. *Olivarés* aiant  
reçu

reçut réponse, vint ensuite trouver Sixte & lui dire, que s'il ne suprimoit cette Traduction, S. M. la défendrait dans ses Etats. Mais ce fier Espagnol qui parloit si haut, fut relancé de la belle manière. Le Pape ne parloit pas moins que de le faire jeter par la fenêtre. Comme son caractère étoit de ne plier jamais, il passa outre & exécuta son projet. L'Éti ajoute qu'on ne sauroit douter de la réalité de cette Version, puis qu'on en conserve encore des Exemplaires dans quelques Bibliothèques, & il cite celle du Grand Duc de St. Laurent, la Bibliothèque Ambrosienne de Milan, & celle de Genève\*.

Le Père *Le Long* Bibliothécaire des Prêtres de l'Oratoire de Paris, saisit avidement cette Anecdote pour en faire usage dans sa *Bibliothèque sacrée*, qui a été imprimée à Paris en 1723. Mais il prit la précaution de chercher encore de nouveaux éclaircissemens sur cette Version. En 1711. il eut la visite d'un Homme de Lettres de Genève\*\*. Il ne manqua pas cette occasion de s'informer de l'Exemplaire que nous devons avoir de cette Bible rare & curieuse. Le Voïageur lui répondit, qu'il avoit beaucoup fréquenté notre

Bi-

\* Vita di Sisto V. Pontifice Romano. 1685. p. 390.

\*\* Mr. Samuel Turretin mort Profess. en Théol. à Genève en 1727. Voici son Article dans le Moreri de Bâle.

Bibliothèque, & qu'il avoit sur tout fait beaucoup d'attention à une Collection de Bibles qui s'y trouve, & qui est assez complete, mais qu'il pouvoit l'assurer que celle en question n'y étoit point, & n'y avoit jamais été.

Le Bibliothécaire de l'Oratoire ne s'en tint pas là. Il examina avec soin les Catalogues de trois autres Bibliothèques d'Italie citées par *Léti*, où il trouva dans toutes trois la Vulgate publiée par *Sixte V.* en 1490. qui est bien un Livre rare, mais il n'aperçut aucunes traces de la prétendue Version Italienne.

Le P. *Le Long* comença dès lors à regarder cette Anecdote come fort suspecte. *Léti* a prévu que quelques uns de ses Lecteurs feroient le même jugement. *Plusieurs bons Catholiques scutiennent*, ajoute il, que *Sixte n'a jamais pensé à faire imprimer une Bible Italienne*; mais il les réfute en assurant que d'autres Ecrivains en ont parlé. Effectivement. On en trouve quelque chose dans un Ouvrage Italien intitilé, *Il Vaticanum languente*. C'est une petite Satire de la Cour de Rome, en forme de Dialogue. *Pasquin* dépose que *Sixte*, pour remédier à quelque desordre dont on le plaignoit dans l'Eglise, trouva à propos de faire imprimer une Version Italienne des Livres sacrés, qui étoit de sa main. A quoi *Marforio* répond; „ Cette bone in-  
„ ten-

„ tention du Pontife fut si mal prise, qu'un  
 „ certain Cardinal aiant vû cette Bible, s'é-  
 „ cria, *Ou l'Eglise périra, ou ce Pape ne sera pas*  
 „ *long tems en vie.* Il mourut éfectivement  
 „ dans l'Année. Mais on dit que le Pro-  
 „ phète ne contribua pas peu à l'acomplif-  
 „ sement de la Prédiction, que l'on ne laissa  
 „ pas cependant d'atribuer à la vangeance  
 „ divine.

Mais, *Monsieur*, afin que vous ne vous  
 laissiés pas imposer à cet Auteur Anonime,  
 je dois vous avertir incessamment que l'In-  
 connu qui a composé ce Dialogue, n'est au-  
 tre que *Léti*, lui même. *Vincent Placius* l'a  
 demasqué dans ses *Anonimes* p. 659.

Après un examen fort exact de ce que  
 l'on pouvoit dire pour ou contre la réalité  
 de cette Version, le P. *Le Long* est demeuré  
 convaincu que c'est un Etre imaginaire. Je  
 ne doute pas, *Monsieur*, que vous ne soïés  
 aussi du même sentiment, quand je vous  
 aurai comuniqué une espèce d'aveu de *Léti*  
 lui même. Le trait est trop curieux pour  
 ne pas vous en faire part. On a de  
 lui un Recueil de ses Lettres imprimé en  
 Hollande en 1700. Elles sont en Italien.  
 On trouve dans la CXXXV. adressée à Mr.  
*Justel*, une Rélation fort détaillée de l'ho-  
 neur qu'il eut à Fontainebleau d'être présenté  
 à *Louis XIV.* Il fit aussi la révérence au  
 Dau.

Dauphin & à la Dauphine. Cette Princesse, de la Maison de Baviere, come vous sapes, lui parla de la *Vie de Sixte V.* qu'elle avoit lue : *Monsieur Leti*, lui dit-elle en riant, *dites moi, je vous prie, si toutes les belles choses que vous avés débitées dans cette Histoire, & qui m'ont fort amusée, sont vraies, & si l'on peut faire fond là dessus ?* Il lui repondit avec beaucoup de franchise, qu'un *Roman* bien imaginé ne laisse pas, tout faux qu'il est, de faire plus de plaisir au Lecteur, qu'une *Histoire* vraie, racontée d'une manière trop simple & trop nue.

*Leti* avoüe de bone foi a cette Princesse que dans les *Histoires* qu'il done au Public il ne s'embarasse pas beaucoup du *Vero*, qu'il n'en veut qu'au *ben trovato*. Voilà deormais la Clé de tout ce que nous trouverons de douteux dans les *Ouvrages*. Il ne s'agit plus de savoir si l'*Histoire* de la *Version* Italienne de la Bible par *Sixte V.* est vraie, il faut voir seulement si elle n'est pas bien imaginée, si l'on n'y trouve pas des incidens curieux. Tenons nous en la, *Monsieur*, & n'alons pas plus loin. Pourvû que le *Mensonge* soit bien habillé, on doit en être content.

Voilà un *Certificat* qui peut aller de pair avec celui qu'on a imprimé dans le *Journal Helvétique* de Decemb. 1748. & dont la Vérité a été si autentiqument confirmée, par la Lettre de M. le Professeur *Ruchat*, insere

le Mois dernier. Si vous jugés à propos de produire ma Lettre, elle pourra servir de *Pendant* à l'Eclaircissement sur le prétendu *M.S. de Prangin*. Après tout, s'il restoit encore le moindre doute à quelcun sur l'authenticité de cette Déclaration, ils doivent se dissiper entièrement par cette dernière supposition de *Léti* sur cette Version imaginaire. On y voit dequoi il étoit capable. Il avoue lui même à Madame la Dauphine, qu'il cherchoit plus à amuser ses Lecteurs par d'agréables mensonges, qu'à ne rien dire que de conforme à la Vérité. Ce Certificat ne sauroit être suspect. Nous le tenons de sa propre main.

Il vous paroitra sans doute, *Monsieur*, & à bien d'autres aussi, que si de semblables Fictions peuvent être tolérées dans l'Histoire profane, elles ne le sauroient être sur le sujet dont il s'agit. *Léti* devoit être plus réservé à exercer son talent romanesque sur l'écriture Ste. Le seul titre de ce Livre sacré devoit inspirer du respect pour la vérité.

Cependant vous savés qu'il n'est pas le premier qui ait débité des histoires suspectes sur les Versions de la Bible. On en a une sur celle des LXX. fabriquée par *Aristée*, Juif de naissance, mais qui sous le personnage d'un Païen a publié son Roman. Il dit que *Ptolomé Philadelphé* Roi d'Egipte, aiant

résolu de faire une Bibliothèque, voulut aussi avoir les Livres des Juifs, que pour cela il envoya une Ambassade avec de grands présents à *Eléazar* alors souverain Pontife, le priant de lui choisir d'abiles gens de chaque Tribu, pour travailler à cette Version. *Aristée* nous apprend qu'il étoit lui même de l'Ambassade. *Eléazar* envoya soixante & douze Juifs qui furent reçus avec joie à *Alexandrie*, & se mirent incessamment à travailler. *Josèphe* pour embellir le Roman, ajoute la Fable des LXX. Cellules, où il prétend qu'ils se renfermèrent. Dans le même nombre de jours l'Ouvrage fut achevé à la grande satisfaction du Roi.

Ce récit d'*Aristée* peut être comparé à celui de *Léti*, mais avec cette différence, que la Version des LXX. existe, & que la fiction ne roule que sur la manière dont on veut qu'elle ait été faite, au lieu que chez *Léti* la Version Italienne dont il fait l'histoire si circonstanciée, qu'elle occupe 6. ou 7. pages de son Livre, est une pure chimère. Tout est supposé & pour le fond & pour la forme. Voilà donc un nouveau titre pour être placé à côté de *Varillas*, que *Pufendorf* a dit, qui méritoit d'être appelé par excellence l'*Archi-menteur*.

Quelques Persones, avec un grand fond de charité, essaieront peut-être d'excuser un peu cet infidèle Historien. Ils voudront nous

doner pour une méprise ce que j'ai taxé d'imposture. *Léti*, diront-ils, qui aloit fort vite dans tout ce qu'il écrivoit, aura confondu la Version Latine de la Bible que *Sixte* donna à peu près à la même date avec sa prétendue Version Italienne. Ce qui semble appuyer cette Conjecture, c'est que cette Bible qui est devenue extrêmement rare, se trouve justement dans les trois Bibliothèques d'Italie que *Léti* cite, come possédant chacune un Exemplaire de celle dont il fait l'histoire. S'étant une fois trompé sur la réalité de cette Version, il a ensuite doné essor à son Esprit Romanesque. Il a imaginé ce qu'auroit du dire *Olivarés* Ambassadeur d'Espagne, sur le danger qu'il y avoit à doner la Bible en Langue vulgaire. Il l'introduit à peu près come un Personage de Tragédie, & il faut convenir que le Dialogue entre *Sixte* & lui fait une Scène fort curieuse. Mais, *Monsieur*, vous allés voir que *Léti* ne s'est pas trompé lui même, & qu'il a eu le dessein formel d'imposer en tout à ses Lecteurs. — Il n'a point confondu la Version Italienne avec la Vulgate, puis qu'il parle très distinctement de l'une & de l'autre. Il dit positivement, que *Sixte* avoit fait imprimer la Vulgate l'année précédente, que quelques personnes s'en plainquirent, mais que ce fut toute autre chose quand il publia sa Version Italienne.

Aiant relû vôtre Lettre, j'ai trouvé que vous me faites quelques autres Questions. Il y en a une sur la rareté de cette Vulgate, & vous en voulés savoir la raison. On est assez embarrassé à en donner une bien précise. Voici ce qui s'est dit de plus vraisemblable là dessus.

Le Pape aiant beaucoup travaillé la correction de la Vulgate, pour en donner une Edition qui pût devenir authentique, suivant l'intention du Concile de Trênte, la mit enfin sous la presse dans l'Imprimerie qu'il venoit de faire construire au Vatican. Son dessein étant qu'elle fut entièrement correcte, il la relut dès qu'elle fut imprimée, & corrigea de sa propre main, nonseulement toutes les fautes d'impression, mais il fit imprimer encore diverses corrections pour les coller dans tous les Exemplaires, & couvrir par ces petites bandes de papier, les fautes qui avoient échappées. Dans cet état on en débita plusieurs Exemplaires. Le Pape en fit des présens, que l'on reconoit encore aujourd'hui dans les Bibliothèques, à la magnifique reliure, & aux Armes de Sixte qui la décorent. Mais jettant les yeux ensuite sur le grand nombre de corrections qu'il avoit été obligé de faire, il se dégouta de son Ouvrage, on prétend qu'il le supprima, & qu'il forma le dessein de donner une nouvelle

Edi7

Edition plus correcte, mais que la mort qui arriva peu de tems après, savoir le 17. Août. 1590, ne lui permit pas d'exécuter ce nouveau projet.

D'autres croient que cette suppression ne vint pas de Sixte lui même, mais qu'après la mort, sa Bible aiant été examinée avec soin, ne fut pas trouvée assez correcte, qu'on jugea à propos de la faire disparoitre, qu'on en entreprit une nouvelle correction, qui parut deux Annees après, sous le Pontificat de Clément VIII. Voila ce qui peut avoir rendu très rares les Exemplaires de la Bible de Sixte V. Les Curieux les recherchent avec avidité, & les paient fort chèrement. On n'en compte que sept dans les Bibliothèques de Paris. La seule qui étoit en grand papier se trouvoit dans la Bibliothèque du Comte d'Hoim, Ambassadeur du Roi de Pologne à Paris. Elle fut vendue en 1738. sept cent Livres. Il l'avoit eue de la Bibliothèque Colbertine, dont il avoit acheté plusieurs Livres rares.

La dernière question que vous me faites, c'est, à quoi l'on peut reconoitre bien sûrement la Bible de Sixte V. au cas qu'il se présentât quelque occasion de l'acquérir. Vous avés ouï dire qu'on peut y être trompé, & que des Libraires en déguisant un peu celle de Clément VIII. la font passer pour celle de Sixte.

Voici d'abord le véritable titre *Biblia Latina vulgatae Versionis, jussu SIXTI V. recognita & edita; Romæ ex Typographia Vaticana, 1590.* trois Volumes *in folio*. On trouve ensuite la Bule de ce Pape\*. Après tout, le meilleur caractère pour n'y être pas trompé, ce sont ces petites bandes de papier que je vous ai dit que Sixte fit coler sur les fautes qu'il vouloit couvrir.

Mais, *Monsieur*, come il est fort rare de trouver cette Bible, & qu'elle est à trop haut prix, voici qui y peut supléer en quelque maniere. Vous n'avez qu'à chercher un Livre qui n'est pas fort difficile à trouver, intitulé *Bellum Papale* d'un Auteur Anglois nommé *Thomas James*. Il y a ramassé les différences des deux Bibles, l'une de Sixte V. & l'autre de Clément VIII. On a deux Editions de ce Livre. L'une à Londres en 1600. & l'autre de 1678. \*\*. Avec ce Recueil vous pourrez vous passer de la Vulgate de Sixte V.

Je ne vous dissimulerai pas, *Monsieur*, que je trouve que vous m'avez mis aujourd'hui sur des sujets assez secs, & qu'il me semble que

\* La Bule comence par ces mots, *Æternus ille coelestium terrestriumque Dominus Conditor ac Moderator Deus &c.* & elle finit par ceux ci, *Datum Romæ apud sanctam Mariam Majorem, Anno Incarnationis Domini M. D. LXXXVIII Kalendis Martis.*

\*\* *Bellum Papale, sive Concordia discors Sixti V. & Clementis VIII. circa Hieronimicam Editionem.*

que j'aurois été plus à mon aise sur quelques matières de raisonnement. Il n'est pas fort satisfaisant de rechercher, & cela quelquefois avec assez de peine, si telle & telle Edition d'un Livre est d'une certaine Année, ou d'une autre date, si cette Edition est bien réelle, ou seulement imaginaire, come il m'a falu faire sur la Version Italienne de la Bible, attribuée à *Sixte V.* On n'est guère plus savant quand on a épluché avec soin ces petites Questions, qui regardent proprement la Librairie. Cependant pour vous prouver que je ne prétens pas trop faire valoir les recherches que demandoient vôtre dernière Lettre, je dois vous avouer naturellement, que le Père *Le Long* m'a épargné la plus grande partie de la peine, & que j'ai trouvé dans sa *Bibliothèque sacrée*, ce qu'il falloit pour bien constater l'imposture de *Léti*.

Vous savés que ce Bibliothécaire étoit dans son élément, quand il s'ocupoit de ces sortes de discussions. Vous n'ignorés pas non plus, que le Père *Malebranche*, qui étoit son Ami intime, avoit tourné les études d'un tout autre côté. Leurs Chambres à l'un & à l'autre étoient tout à fait voisines, chez les Prêtres de l'Oratoire de Paris. Quand le P. *Le Long*, après bien des recherches, avoit pû découvrir quelque ancienne Edition d'un Livre, qui avoit échapé aux autres Biblio-

graphes, ou s'il avoit sù démasquer quelque Auteur qui s'étoit caché sous un faux nom, ou qui avoit voulu demeurer Anonyme, il aloit incessamment l'auoncer à son bon Ami & Voisin le P. Malebranche. Ce Philosophe qui faisoit fort peu de cas de ces sortes de découvertes, les écoutoit fort froidement. Il ataquoit même quelquefois son Ami là dessus. *Est il possible, Père Le Long, lui disoit-il, que vous perdiés vôtre tems à ces recherches frivoles. Elles sentent tout à fait l'Home désœuvré. Trouvés vous qu'elles contribuent beaucoup à nous rendre plus parfaits & plus heureux? Est ce pour de semblables objets que nôtre Ame a été douée de si nobles facultés?*

Quelques jours après, le P. Malebranche venoit à son tour, faire part à son Voisin du fruit de ses méditations métaphisiques. *J'ai trouvé cette nuit, lui disoit-il, quelque chose de nouveau sur la nature de nos idées, & une nouvelle preuve de mon sentiment, que nous voïons toutes choses en Dieu.* Le P. Le Long ne manquoit pas alors de prendre sa révenche. „ Est-il possible, disoit-il aussi à son „ Ami, que vous vous épuisiés en spécula- „ tions aussi creuses que les vôtres? Vous „ autres Métaphisiciens vous êtes des Esprits „ alambiqués qui batissés continuellement „ des Chateaux en Espagne. Vos Systèmes sont „ des subtilités stériles. Je vous demanderai

„ à mon tour si vos découvertes contri-  
 „ buent beaucoup au bonheur de la So-  
 „ cieté, & come le disoit autrefois *Malberbe*,  
 „ *Si elles feront amender le Pain?*” On dit  
 qu’a près cette petite Guerre, ils n’en étoient  
 pas moins bons Amis.

A cette occasion je placerai ici une Réflexion dont il seroit à souhaiter que les Savans voulussent bien profiter. On leur reproche de mépriser dans les autres les talens qu’ils ne trouvent pas chez eux mêmes. Chacun d’eux n’estime que la Science à laquelle il s’applique. Un Philosophe a un mépris souverain pour un Home qui a la tête remplie de Fats ou de Mots, & il est à son tour regardé come un Visionnaire par celui dont le fort est la Memoire. Le Phisicien apelle le talent du Grammairien & du Litérateur Esprit de minucie. Le Grammairien & le Litérateur appellent le talent du Phisicien Esprit de suposiuon & de Roman.

Voici une preuve que la Nation des Litérateurs se croit bien au dessus de celle des Philosophes. *Kuster* qui n’avoit de goût que pour la Langue Grèque, trouvant un jour le *Comentaire Philosophique* de *Baile* sur la Table de la Boutique d’un Libraire, le rejetta avec mepris. Ce n’est qu’un Livre de raisonnement, dit il, *Non sic itur ad Astra*. Ce n’est pas le chemin

de l'immortalité \*. On rencontre tous les jours des Savans, qui come celui-ci, ne jugent de la Science & du Mérite des autres, que par les vuës d'un Amour propre qui voudroit tout réduire à son caractère.

Pour vous, *Monsieur*, vous avés sù vous préserver de de cette prévention, si commune aux Gens de Lettres. S'il y a quelque branche des Science à quot vous ne vous soies pas apliqué, vous n'en estimés pas moins pour cela ceux qui la cultivent & qui s'y distinguent. Je suis &c.

\* Ludolf Kuster étoit de Vestphalie. Il faisoit ses délices de la Littérature Grèque. Il a doné une belle Edition de Suidas. En 1713. il alla à Paris changer de Religion, & obtint de Louis XIV. une Pension de 2000. Livres. Mais il n'en jouit pas long-tems; il mourut en O&obre 1716.





# R E P O N S E

*A la Suite de l'Examen des Pensées-libres , sur  
les Prophéties de l'Ecriture Sainte , qui a  
paru dans le Mois de Déc. 1748.*

**S**UR le 5me. Préjugé, *Que les Prophéties sont trop difficiles à entendre , avant leur accomplissement* , l'Examineur convient , que  
 „ Si l'Auteur des *Pensées libres* se propose  
 „ soit de corriger l'opinion de ceux qui ne  
 „ veulent ni lire , ni étudier les Prophètes  
 „ de l'Ancien Testament , sous le prétexte  
 „ qu'ils sont difficiles à entendre , dans plu-  
 „ sieurs endroits , il auroit certainement rai-  
 „ son , de la traiter de *Préjugé* ; mais, *ajoute-*  
 „ *til* , ce n'est pas proprement de quoi il  
 „ s'agit. Le point précis de la Question  
 „ est de savoir , si les Prophéties en géné-  
 „ ral , & celles qui regardent les derniers  
 „ tems en particulier , sont si difficiles à  
 „ entendre , avant leur accomplissement ,  
 „ que l'on ne puisse sans préempt on ni té-  
 „ mérité , expliquer & déterminer celles qui  
 „ restent à accomplir , tant du Vieux que du  
 „ Nouveau Testament. ”

Pour décider cette importante Question , n'étoit il pas naturel , n'étoit-il pas tems enfin , de sortir des généralités , de laisser les Réflexions vagues , qui renferment souvent du vrai , mêlé avec du faux ; & d'entrer dans le détail , sur tout après qu'on a eu fourni a l'Examineur . dans ce Journal , plus d'une occasion de critiquer nos Interprétations de divers morceaux Prophétiques , par exemple , du *Pseaume LXV.* & du Chapitre VII. du *Cantique des Cantiques* , sans parler de divers Passages particuliers , qu'on a éclaircis en passant , à mesure qu'ils se sont présentés ? Mais il n'a point entrepris de réfuter les explications que nous avons données , de ces divers Oracles. Ces explications nous servant néanmoins , non seulement à montrer la manière d'appliquer nos Principes ; mais encore à en établir de plus en plus la vérité & la certitude. que pouvoit il faire de mieux , que d'en indiquer le foible , & de les renverser une bonne fois , pour aller à son but ?

Au lieu de prendre ce parti , à quoi on l'avoit invité , il suit la méthode ordinaire , & répète une chose qu'il avoit déjà objectée , avec peu de ménagement , contre les Prophéties du vrai Dieu , premièrement ; qu'un de leurs caractères propres , est , d'être obscures , envelopées sous des expressions ambiguës , regardant des sens très éloignés ... & manquant  
des

*des traits & des détails nécessaires, pour ne se point méprendre aux circonstances de l'Evènement prédit, quand il arriveroit. C'est ainsi qu'on pourroit parler des Oracles des Sibilles, & de ceux qu'on publioit, sous le nom des Divinités Paiennes. L'Auteur continue en ces mots : Quelle obscurité ne règne pas encore dans la première Prédiction, qui fut faite de la venue du Messie, par Dieu lui même, d'abord après la chute d'Adam? Celles faites à Abraham & à Isaac, de la bénédiction des Peuples en leur Semence, n'étoient guères plus claires. Il cite ensuite pour nouvelles preuves, le Scilo dont Jacob prédit la venue, le Prophète qui devoit être tel que Moïse, l'Etoile que Balaam vit sortir de Jacob, le Sceptre qui venoit d'Israël, les Prophéties que l'on applique au Messie, comme devant être de la Semence de David, & la naissance d'un Emanuel enfanté par une Vierge. Enfin la Prophétie des 70. semaines de Daniel, pour n'en pas alléguer d'autres, est, dit-il, telle que toutes les lumières des Savans, n'ont pu la mettre dans un plein jour.*

Si l'on pouvoit embrasser tant de matières dans quelques pages d'un Journal, il seroit aisé de faire voir, que ces Oracles sacrés, n'ont point en eux mêmes, toute l'obscurité que l'Auteur leur attribue, & que plusieurs Comentateurs avant lui, ont prétendu y trouver; mais cela nous meneroit trop loix.

Je me bornerai donc à remarquer, qu'en écrivant ces paroles, l'Examineur auroit pû se souvenir, qu'il avoit tenu un langage différent, dans le Journal Helvétique de Mai 1748 lors qu'il avoit dit à la page 437. *Qui ne fait, qu'à tous ces égards, les Prophéties de l'Ancien Testament, sont la plupart si claires à présent, qu'elles ont toujours servi de preuves authentiques, à la Divinité de la Religion qui les reçoit, & que les Incrédules, même les plus obstinez, n'ont pû en éluder la force, qu'en révoquant en doute, la Canonicité des Livres, d'où elles sont tirées?* Que si cet Auteur change maintenant de stile, c'est qu'il a crû, qu'il convenoit à ses vuës, de trouver de l'obscurité, dans les Prophéties qui regardent la venue du Messie, pour en conclure qu'il y aura encore moins de clarté, dans celles qui concernent les Evénemens de nos jours.

Une seconde Remarque de l'Auteur, est,  
 „ qu'il a fallu, presque dans tous les Siècles,  
 „ de nouvelles Révélations ajoutées aux pré-  
 „ mières, pour répandre toujours plus de  
 „ jour, sur le grand Evénement de la ve-  
 „ nue du Messie, remarque qui le conduit  
 „ naturellement, *dit-il*, à cette autre, que  
 „ plus les Prophéties sont éloignées du tems  
 „ de leur acomplissement, plus aussi ont-  
 „ elles d'obscurité & de difficultés, dans  
 „ leurs explications, jusques à ce tems-la,

„ à

„ à moins qu'une nouvelle Révélation, n'é-  
 „ claircisse la précédente. Cela étant, *con-*  
 „ *tinue-t-il*, supposé que dans les Prophéties  
 „ de l'Ancien Testament, l'Esprit de Dieu  
 „ ait eû en vuë les Evenemens de nos jours,  
 „ l'obscurité dont elles doivent être envelo-  
 „ pées, doit touÿours nous rendre extrê-  
 „ mement suspecte l'explication qu'on en  
 „ pourra doner, ou qu'on en done, sur  
 „ quelque conformité aparente, entre les  
 „ termes de la Prophétie, & les Evénemens  
 „ auxquels on la raporte, jusqu'a ce qu'une  
 „ nouvelle Révélation, ou l'accomplissement  
 „ même, vienne la vérifier.”

Pour détruire tout l'effet de ces Raisonne-  
 mens, je n'alléguerai ici, que les seules pa-  
 roles, par où comence l'Apocalipse: *Révé-*  
*lation de Jésus Christ, laquelle Dieu lui a donée,*  
*pour montrer à ses Serviteurs, les choses qui doi-*  
*vent arriver bientôt.* Si le but de Dieu dans  
 cette Révélation, a été come le dit positive-  
 ment ce Titre, de découvrir aux Chrétiens,  
 les choses qui doivent arriver bientôt, il faut  
 nécessairement que l'Apocalipse elle même  
 soit à leur portée, qu'ils puissent, avec une  
 étude apliquée & suivie, en pénétrer le vé-  
 ritable sens, & se servir utilement des lu-  
 mières qu'elle renferme, pour éclaircir les  
 Prophéties les plus obscures de l'Ancien  
 Testament. Mais faut-il s'étoner, qu'un  
 Au-

Auteur, qui se plaint encore du peu de clarté des Oracles, qui anonçoient la venuë du Messie, & qui ont eu leur acomplissement, trouve tant d'obscurite, dans ceux qui concernent le Règne du Messie, & l'état de l'Eglise, dans des tems deja passez, ou assez prochains? N'y auroit-il pas lieu d'être surpris, qu'il fût satisfait des explications, qui paroissent claires & lumineuses à d'autres? Quelques grandes que puissent être les difficultés qui se présentent à ceux qui étudient les Prophètes, elles ne sont pas insurmontables; pourvû qu'à des talens même médiocres, & aux secours que la Providence nous fournit, on joigne un amour sincère de la vérité, & la persévérance à conférer & méditer jour & nuit les saintes Ecritures. C'est ce dont on peut s'assurer sans témérité & sans présomption, sur la bonté infinie & la fidélité de Dieu, après toutes les Promesses qu'il fait dans sa Parole, aux Ames simples & dociles.

„ Mais, dit on, si tant d'Esprit du premier  
 „ ordre ont échoué, en prenant pour bâte  
 „ ces mêmes Oracles, les *Crisfos* auront ils  
 „ des Règles plus sûres, des Calculs plus  
 „ justes, des conoissances plus exactes du  
 „ passé & de l'avenir, que ceux qui les ont  
 „ précédé? Les mécomptes deja connus &  
 „ constatez de ces derniers, quoi que re-  
 „ dressez

„ dressez par de nouveaux Calculs , ou par  
 „ une nouvelle attention à quelques circon-  
 „ stances omises , ne doivent ils pas lieu de  
 „ craindre , que les Préjugez de Système ,  
 „ ne leur fassent encore recevoir bien des  
 „ choses pour averées , qui ne le sont point ,  
 „ & qu'il ne leur manque encore bien des  
 „ conoissances nécessaires , pour pénétrer  
 „ dans les vuës des Ecrivains sacrez ? Au  
 „ moins est il sûr , que des décisions fondées  
 „ sur des Calculs , qui ont conduit plus  
 „ d'une fois à l'erreur , devroient beaucoup  
 „ plutôt être qualifiées de Préjugez , que  
 „ la sage précaution de s'arrêter , dans la  
 „ recherche des Prophéties trop difficiles à  
 „ entendre , jusqu'à ce qu'un entier acom-  
 „ plissement les eût pleinement développées.

A cela j'ai plusieurs choses à répondre.  
 1<sup>o</sup>. Il me paroît certain , qu'il vaut encore  
 mieux chercher à entendre nos Oracles  
 sacrez , & à conoitre les tems , désignez par  
 les nombres prophétiques, qu'ils renferment,  
 au hazard même de s'y méprendre , une ou  
 plusieurs fois ; que de les négliger absolu-  
 ment , come presque tout le monde fait, sous  
 le prétexte qu'ils sont enveloppez d'une trop  
 grande obscurité. Faire le premier , c'est  
 témoigner un louable desir , de savoir ce  
 que Dieu nous a révélé , au lieu que faire  
 le second , c'est marquer du mépris , ou de  
 l'in-

l'indifférence pour la Parole, & se défier des Promesses de celui qui nous a dit: *Cherchez, & vous trouverez; demandez, & vous recevrez; frappez à la porte, & on vous ouvrira.*

2. Quand des Esprits du premier ordre, en beaucoup plus grand nombre encore, auroient échoué dans leurs explications, en prenant pour bāse les Oracles sacrés, cela ne devrait jamais détourner un seul moment, les Enfans de Dieu, de l'Etude & de la Méditation de ces mêmes Oracles. Il est toujours beau, & il sera toujours raisonnable, de chercher à s'instruire des Dessesins de Dieu, dans la sainte Parole, & de perséverer dans cette Etude, en rectifiant, par une nouvelle attention à certaines circonstances omises, les Calculs où l'on peut être tombé dans quelque erreur. Si dans le cours ordinaire de la vie, on revient sur les pas, & on se met à calculer à nouveaux frais, pour de petits intérêts temporels, on peut & on doit le faire à plus forte raison, pour découvrir ce qui touche, non seulement nos Biens & nôtre Fortune, mais encore nôtre Religion, & le Salut de nôtre Ame; les grands objets en un mot, des Destinées du Monde & de l'Eglise.

3°. Des Mécomptes précédens, quelque nombreux & constatez qu'ils puissent être, ne seront jamais une preuve certaine d'er-

reur,

reur, dans un Calcul. suivant. Ils doivent seulement servir de motif à l'examiner avec plus d'attention & de défiance, & cela ne peut jamais produire qu'un bon effet.

4°. Les Mécomptes déjà connus & constatés, qu'on reproche de nouveau, à l'Auteur des *Pensées Libres*, Auteur qui s'est donné dans ce Journal, le nom de *Philographe*, mais que chacun peut nommer à la fantaisie, ces Mécomptes, dis-je, ne sont pas d'une nature à le faire rougir, ni à lui causer la moindre peine. Pour montrer au Public en quoi ils consistent, on ne sauroit se dispenser, de rapporter ici, le précis de la Vision du Chapitre VIII. de Daniel, où se trouve un premier nombre, sur lequel on s'étoit trompé. Le Lecteur sera par là même, en état de juger, si l'on a redressé ou non, ces Mécomptes, par un nouveau Calcul. On aura peut-être dans la suite occasion de dire aussi comment on a rectifié son erreur, sur les autres nombres.

La troisième Année du Règne de *Belsatsar*, Daniel étant près du Fleuve Eulée, vit un Bélier, auquel nulle Bête ne pouvoit résister, & qui représentoit, come l'*Ange Gabriel* le lui dit ensuite, l'Empire des Mèdes & des Perles. Ce Bélier fut tout à coup ataqué & foulé aux pieds, par un Bouc venu de l'Occident, qui avoit une Corne remarquable entre ses Yeux, symbole

d'Alexandre le Grand, Roi de l'Avant, c'est-à-dire de la Grèce. Ainsi, continue Daniel au Verset 8me., ce Bouc des plus forts, devint extrêmement grand; mais aussi tôt qu'il fut devenu puissant, sa grande Corne fut rompue & en sa place quatre Cornes remarquables s'élevèrent vers les quatre Vents du Ciel.

9. Puis, de la première de ces Cornes, il sortit une autre petite Corne, qui s'agrandit extraordinairement, vers le Midi, vers l'Orient, & vers le Pais distingué. 10. Car elle s'éleva contre l'Armée des Cieux. & fit tomber sur la Terre, une partie de cette Armée, & des Etoiles, & les foula. 11. Elle s'éleva même contre le Chef de cette Armée, de manière que le Parfum continuel fut enlevé par son ordre, & que le lieu de son Sanctuaire fut renversé. 12. Car une Armée lui sera donnée contre le parfum continuel, à cause de la révolte, de sorte qu'elle jettera la vérité par terre, qu'elle fera des entreprises, & réussira.

13. J'entendis alors un Saint, tout seul, qui prit la parole, & ce Saint tout seul dit à un Anonyme qui le faisoit parler: Jusques à quand cette Vision du continuel & de la révolte, qui causera la désolation, en livrant, & le Sanctuaire, & l'Armée, pour être foulez? 14. Il répondit d'abord en se tournant vers moi. Jusques au soir du matin, c'est à dire du jour deux mille & trois cens; puis le Sanctuaire sera justifié.

Daniel aiant ensuite demandé le sens de cette Vision, l'Ange Gabriel eut ordre, de lui en doner l'intelligence, & lui dit au verset 19. *Je vais vous faire conoitre ce qui arrivera dans la suite de cette indignation, quand on lera parvenu au tems marqué de la fin.*

20. *Le Bélier que vous avez vû, qui avoit deux Cornes, ce sont les Rois des Mèdes & des Perses. 21. Le Bouc velu est le Roi de Javan, & la grande Corne, qu'il avoit entré ses Yeux, est le premier Roi. 22. Les quatre Cornes, qui se sont élevées en sa place, lors qu'elle a été rompüe, sont quatre Roiaumes de cette Nation, qui s'établiront, mais qui n'égalent point sa puissance. 23. Puis, dans les derniers tems de leur Roiaume, lors que les Transgresseurs acheveront de violer l'Aliance, il s'élevera un Roi d'un regard cruel, s'avoit envers celui qui donera l'intelligence des choses anoncées sous des figures emblématiques. 24. Quand sa puissance sera augmentée, & non par ses forces, il perdra aussitôt des Nations qui étoient admirées; car il réussira, après avoir formé des entreprises, de sorte qu'il perdra les Puissans & le Peuple des Saints. 25. & cela par son adresse. Lors que de sa propre main, il aura conduit avec succès l'imposture, son cœur s'enflera de plus en plus. Non seulement il corrompra plusieurs personnes par la prospérité; mais il s'elevera contre le Prince des Princes. Alors il sera brisé, non par la main des Homes.*

26. Pour la Vision du soir & du matin, ce qui a été dit est la vérité; mais vous, fermez cette Vision; car elle sera close pendant ces jours en grand nombre.

Pour comprendre la réponse de l'Anonyme, à la question du Saint, en quoi gît la principale difficulté de la Prophétie, il faut avoir une juste idée de cette question, qui est exprimée d'une manière éliptique au Verset 13. puis que le Verbe, que demande nécessairement le Nominatif *Cette Vision*, est sous entendu. L'Auteur des Pensées libres avoit d'abord suppléé, come nos Versions, le Verbe *durera* ou *s'accomplira*, de sorte qu'il avoit traduit, *Jusques à quand s'accomplira cette Vision &c.* Ainsi la question revenoit à ceci: Jusques à quelle année, & à quel tems de l'année, durera cette interdiction du vrai Culte Divin, & cette Apostasie, qui causera la desolation de l'Eglise & de l'Etat, en livrant, & le Sanctuaire & l'Armée, pour être foulez? Alors la réponse du Verset 14. à cette question, devoit nécessairement fixer le tems, auquel l'abolition du continuel, & la révolte prendroient fin. Cet Auteur crût ensuite, qu'au lieu du Verbe *s'accomplira*, il falloit suppléer les mots, *tardera de s'accomplir*. Jusques à quand *tardera de s'accomplir* cette Vision &c. De cette manière, la réponse de l'Anonyme devoit terminer, non le tems où  
fini-

finiroit l'Apostasie; mais celui où elle començeroit. Enfin, après de nouvelles Reflexions, il est demeuré convaincu, qu'il ne faut admettre dans la question du Saint, ni l'un ni l'autre de ces supplémens; mais qu'il faut emprunter du Verset 26. le Verbe qui y est exprimé, par rapport à cette même Vision. *Pour vous*, dit l'Ange au Prophète, *fermez cette Vision*. Peut-on s'égarer avec un tel Guide, qui donne clairement à entendre que cette Prophétie doit demeurer close pendant le long période de tems dont il parle? Ce dernier Verbe *sera close* ou *fermée*, convient pour le moins autant que les autres, pour remplir ce qu'il y a d'élliptique, & de sousentendu, dans la question du Saint; & il a de plus cet avantage, qu'il n'est point arbitraire, come les précédens, qu'il est formellement énoncé dans le Texte, & appliqué à cette même Vision quelques Versets plus bas. C'est donc là le vrai supplément, auquel il faut s'arrêter, sans en chercher d'autres, de sorte que la question du Saint, est: *Jusques à quand sera close ou fermée cette Vision &c?*

Ce premier point ainsi éclairci, nous avons encore à expliquer la réponse de l'Anonime à la question du Saint. Elle est conçue en ces mots: *Jusques au soir du matin* ou plutôt du jour, *deux mille & trois cens; puis le Sanctuaire sera justifié*. On a fait voir ailleurs, que

cette Prophétie, ne regarde point les maux, qu'*Antiochus Epiphane*s Prince Grec, devoit causer à l'Eglise Judaïque; mais ceux que l'Antechrist, p'acé sur le Trône que les Empereurs Grecs avoient dans l'Occident, doit causer à l'Eglise Chrétienne. De là il s'enfuit, que les deux mille & trois cens jours dont parle l'Oracle, sont autant de jours prophétiques, ou d'Années solaires; que le soir du jour 2300. désigne les derniers mois de l'année exprimés par ce nombre; & que ce même nombre d'Années, doit avoir comencé en la 3me. du Règne de *Belsat*sar, puis que c'est de cette époque que *Daniel* date sa Prophétie.

Tous les Cronologistes qu'on a consultez, s'accordent assez à dire, que la 3me. année de *Belsat*sar, est l'an 553. avant l'Ere Chrétienne; mais la première méprise où l'on étoit tombé, en suivant nos Versions, par rapport au Verbe *durera* ou *s'accomplira*, fit trouver plausible la conjecture du Père *Petau* & de *Priden*ux, qui font régner *Nebucadnet*sar deux Ans avec son Père, & donnent ainsi lieu de faire remonter de deux années le Règne de ses Successeurs. On reconut néanmoins bientôt après, que cette conjecture étoit contraire, & à l'Ecriture Sainte, & aux Tables Astronomiques, dans lesquelles les Savans ont marqué les tems, où sont arri-

arrivées les Eclipses de Lune, dont *Ptolomée* fait mention. On redressa donc le Calcul, en supléant, come on l'a dit, dans la question du Saint; les mots *tardera de s'acomplir*, au lieu du Verbe *s'acomplira*. Mais come on a vû en dernier lieu, que ce Suplément, devoit faire place aux mots *sera close* ou *fermée*, qui sont tirez du Texte Original, il ne reste plus qu'à déterminer, autant qu'il est possible, le tems où Daniel eut cette Vision.

La troisieme année du Règne de *Belsatsar* comença certainement en l'an 553. avant l'Ere Chrétienne Vulgaire; mais ce Prince n'étoit monte sur le Trône de Babilone, qu'environ l'Equinoxe d'Autone de l'an 555., come un Savant de Lausanne, \* nous l'a fait remarquer. Car au lieu que *Prideaux*, place les neuf mois du Règne de *Laborofeorcod*, en la quatriéme année de *Nériglissar*, *Berosé* Auteur Caldeen, à qui l'on doit plutôt s'en rapporter, sur un point de la Cronologie de son País, les place après cette quatriéme année, & par conséquent dans la première de *Belsatsar*. De là il s'ensuit évidemment, que la 3me année du Règne de *Belsatsar*, n'aura comencé, qu'environ l'Equinoxe d'Autone, de l'an 553. avant Jésus Christ. Mais cela ne suffit pas encôre, car *Daniel* ne mar-

K 3

quant

\* Le Fils aîné de Mr. Loys De Cheseaux, dans sa Lettre du 6in: Juin 1748.

quant point le jour où il eut cette Vision, on peut avancer, ou reculer ce jour, plus ou moins, entre les deux Equinoxes d'Autone, des Années 553. & 552. avant J. C. Prenons le point du milieu, celui qui est également éloigné des deux extrémités, ce qui est le parti le plus raisonnable. Supposons que *Daniel* ait eu cette Vision, le propre jour de l'Equinoxe du Printems de l'An 552. avant l'Ere Chrétienne. Suivant cette supposition, les 2300. ans de la Vision, aiant comencé à cette date, doivent finir le jour avant l'Equinoxe du Printems de la présente année 1749. Et c'est aussi vers ce tems là, designé par *le soir du jour 2300.* que cette Prophétie cessera d'être une lettre close, par l'ouverture qu'on publie maintenant à la faveur de ce Journal. Elle ne devoit pas être ouverte plutôt, suivant l'Oracle. Aussi n'est-ce qu'en dernier lieu, qu'on en a trouvé la clé, quoi qu'on la cherchât depuis plus de vingt ans; ce qui a produit les mecomptes qu'on nous objecte, & que nous faisons gloire d'avouër; d'autant qu'ils servent à montrer toujours mieux, l'exact accomplissement de la Prédiction, la certitude parfaite, & la vérité infallible, de la Parole de Dieu, que nous avons entre les mains.

Le Livre du Prophète *Daniel*, les Fragmens

mens que *Joseph* nous a conservez de l'Ouvrage de *Bérose*, & le Canon de *Ptolomée*, ne sont point des Fictions de nôtre Esprit. Le point de Cronologie qu'ils nous donnent, pour y fixer la Vision des 2300. jours prophétique, n'est nullement arbitraire, & sujet à varier, pour s'acomoder à nos desirs. Quoi qu'il semble, qu'il n'y eût rien de plus aisé, que d'emprunter du Verset 26. du Texte, le Verbe *sera close*, pour le suplérer dans la question du Saint, où il est sousentendu, ce n'est néanmoins que vers la fin de l'an 2300. de cette Vision, que nous avons compris, qu'il étoit plus naturel de tirer de là ce Verbe, que d'en suplérer un autre d'imagination ou de fantaisie. Encore a t il falu après cela, foibles & aveugles come nous somes, que l'Auteur de l'Examen soit venu à point nommé, nous reprocher, dans le *Journal Helvétique*, nos mécomptes, pour nous engager, à y publier, au tems marqué, l'ouverture que nous avions enfin trouvée, de ce qu'il y avoit de fermé dans la Vision; tant il est vrai que la sage & adorable Providence a dans sa main des ressorts imperceptibles, toujours prêts à contribuer par leur jeu, & souvent même contre leurs desirs, à l'exécution de ses Dessesins.

Après cela, que l'Examineur se prévale tant qu'il lui plaira, du sufrage de Mr. Zimmerman, & de tous les autres Professeurs, qui voudront assurer avec lui, que voir l'Histoire des Siècles où nous vivons, dans les Prophètes, appliquer leurs Oracles aux conjonctures présentes, c'est doner dans la chimère la plus insoutenable. Nous opposerons à tous ces Docteurs, une autorité supérieure, celle d'un plus grand Theologien; je veux dire celle de l'Apôtre Saint Jean, qui déclare, *heureux celui qui lit, & ceux qui écoutent, les Paroles de la Prophétie de l'Apocalipte, & qui gardent les choses qu'elle contient, parce que le tems est proche.* Apoc. I. 3. Peut-on garder les choses que la Prophétie contient, sans les appliquer aux conjonctures présentes? Refusera-t on, par exemple, de prendre la Marque de la Bête, & d'adorer son Image, & se préservera-t on des souillures de la grande Prostituée, qui a enivré tant de Nations du vin de son impudicité, si l'on ignore quelle est cette Bête, en quoi consiste sa Marque, quelle est son Image, & quelle est la Prostituée? L'Histoire des Siècles où nous vivons, renferme sans doute, les faits les plus remarquables de ces grands Acteurs, les principaux Roles qu'ils jouent, conformément aux Prophéties, sur le Théâtre

du

du Monde. Où est-ce que l'on peut apprendre, si non dans nos Oracles sacrez, la condanation qui est réservée, à ceux qui corrompent la terre? Oseroit-on soutenir, qu'il n'y a personne qui la corrompe, dans les Siecles où nous vivons? Comment seroit ce donc une chimère insoutenable, que d'appliquer les Oracles sacrez aux conjonctures présentes?

Au reste, puis qu'on a fait ci dessus mention, du *Cantique des Cantiques*, on ne cachera point au Public, qu'on est maintenant persuadé, que c'est là le *petit Livre ouvert*, dont il est parlé dans le Chapitre X. de l'Apocalipse. Ce divin Poëme, qui ne contient que huit Chapitres assez courts, n'est il pas un petit Livre? N'est-il pas ouvert dès la bienheureuse Réformation, puis que les Reformateurs reconurent déjà à cette époque, qu'il falloit rejeter les points des *Masorethes*, dès qu'ils présentoient un sens non-recevable, ce qui arrive plus fréquemment dans ce Livre, que dans aucun autre de l'Écriture? Cependant ce petit Livre ainsi ouvert, a-t-il été recherché dans la main du Seigneur. médité & compris par ses Ministres? Le tems est venu que les Serviteurs fidèles, figurez par l'Apôtre Saint Jean, doivent  
ensu

enfin prendre ce petit Livre, & le dévorer. Ne le trouveront-ils pas doux come du miel à la bouche, à cause des vives images de la plus sainte & la plus inviolable tendresse conjugale & mutuelle, qu'il offre à l'esprit; & ne leur portera-t'il pas l'amertume dans les entrailles, lors qu'ils verront sous ces mêmes images, tout ce qui doit arriver d'affigeant à l'Eglise de Dieu, & d'outrageant au Sauveur, durant la grande & dernière tribulation ?

Ce 21. Janvier 1749.

*Philographe.*



AUX



## AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

**N**ous avons vû dans le *Journal Helvétique* \* quelques Remarques sur la nouvelle Edition que Mr. *Vernet* a donnée de son *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne*. On y blame entr'autres choses, le changement fait au titre d'un Chapitre qui traitoit auparavant de *la Nécessité de la Révélation*, & qui n'annonce plus à présent que l'*Utilité* de cette Révélation. Ce changement a fort blessé le Critique. Peu s'en faut qu'il ne le traite de Prévarication dans un Auteur chargé de défendre le Christianisme. Un Ami de Mr. *Vernet* a justifié ce changement, dans vôtre Mois de Janvier. Il a fait voir que le zèle de l'Anonyme s'est allumé assez mal à propos, & qu'il n'avoit pas assez étudié la matière. Il nous a appris qu'un des motifs qui a déterminé  
Mr.

\* Novembre 1748. pag. 483.

Mr. *Vernet* à faire ce changement, c'est qu'il reçût de Hollande, il y a deux ou trois Ans, une Brochure où l'on dévelopoit fort bien les inconveniens de ce terme de *Nécessité*. Le hazard m'ayant fait tomber entre les mains cet Ecrit, j'ai crû qu'il convenoit de le faire un peu énoitir. On se plaint depuis long tems que ces Pièces fugitives se perdent, Je vous en envoie donc l'essentiel, mais sans me rendre garant de quelques sentimens particuliers que peut avoir cet Auteur.





# EXTRAIT

*D'un Essai sur la Nécessité de la RE'VE' LATION.*

**L**ES ENNEMIS de la Religion Chrétienne le sont en même tems du bonheur des Homes. En voici la raison. C'est que les Homes ne sauroient mieux vivre sans Religion que sans Loix. Mettant à part toute idée de Révélation, & de dispensation immédiate, on devoit au moins regarder les Religions come appartenant au Plan général d'une Providence, qui fait naître aux Homes les moïens de perfectioner l'état de Société dans lequel ils vivent ici bas. Car, malgré toutes les déclamations qu'on a faites sur les maux que les Religions ont ocasionés dans le Monde, il est certain qu'elles y ont fait beaucoup plus de bien que de mal, & que la comparaison entre les Peuples chez lesquels on n'aperçoit aucune trace de Religion, & ceux qui en professent quelque'une, est entièrement à l'avantage de ces derniers.

Il en est de même de la comparaison entre la Religion Chrétienne & les autres. Considérée dans son origine, fidèlement extraits  
de

de l'Évangile, cette Religion est la plus pure, la plus convenable à la perfection de l'Homme, & au bien de la Société, qui ait été jamais enseignée. J'ai donc eu raison d'avancer, que la combatre, cest s'opposer au bonheur du Genre humain.

Mais ceux qui sont apellés à proposer & à défendre cette Religion ne s'y prennent pas toujours d'une manière convenable : En voulant assurer son triomphe sur toutes les autres, ils rendent ses droits litigieux. Une Critique générale & suivie des Systèmes de Théologie seroit une entreprise de trop longue haleine, & d'ailleurs, on pourroit, l'attribuer à des vuës que je n'ai assurément pas. Je respecte les Théologiens sages & modérés, qui consacrent leurs veilles & leurs travaux à l'afermissement de la Doctrine Chrétienne, je les respecte, dis-je, lors même qu'ils sont en quelque sorte entraînés par certaines idées reçues, & qui passent pour sacrées. Sur bien des matières, il y a plus d'inconvénient à y toucher, qu'à laisser subsister les choses come elles sont. Mais lors qu'il se trouve des sujets, dont on peut faire l'Examen, sans donner aucune atteinte à l'autorité de la Religion, & où le gain de la Vérité n'est contrebalancé par aucun risque, tout Homme, Théologien ou autre, aux yeux duquel cette Vérité s'offre, peut & même

même doit la répandre, & diffiper, autant qu'en lui est, les ténèbres ou les préjugés dont elle est ofusquée.

J'ai crû me trouver dans le cas par rapport à une matière très importante, sur laquelle les idées & les preuves de tout ce que j'ai lû de Théologiens, ne m'ont jamais entièrement satisfait. Le sujet que j'ai en vûe c'est la Nécessité de la Révélation. La Révélation existe, elle est émanée de Dieu, elle est souverainement utile aux Homes, je pose tout cela; je le reconois. Mais étoit elle nécessaire, & qu'entend on par sa Nécessité? Il y a bien des Systèmes de Théologie dans lesquels cette Question n'est pas seulement indiquée, soit que leurs Auteurs n'en aient pas connu l'importance, ou plutôt qu'ils en aient aperçu les difficultés. *Limborch*, par exemple, dont le Cours est fort estimé, passe rapidement de l'Existence de Dieu à la Matière de l'Écriture Ste. sans dire un seul mot des raisons de convenance ou de nécessité; qui ont déterminé Dieu à faire part de cette Écriture aux Homes.

J'ai oui dire à des Théologiens judicieux, & mécontents come moi de ce qu'ils avoient lû sur la Nécessité de la Révélation, qu'il fa-  
loit s'en tenir à ce Raisonnement. Dieu a donné la Révélation; donc elle étoit nécessaire, puis que Dieu ne fait rien inutilement.

Mais

Mais il y a de l'équivoque là dedans. Faire une chose qui n'est pas inutile, ou même qui est très utile, ce n'est pourtant pas faire une chose nécessaire, & ces deux idées sont fort différentes. Ainsi, en se débarassant par cette voie de la peine d'examiner tous les Arguments *a priori* en faveur de la Nécessité de la Révélation, on n'est pas hors d'affaire, ni en droit de conclure *a posteriori*, de ce que Dieu l'a donnée, qu'elle soit nécessaire.

Je me crois donc obligé de passer en revue ce qui a été dit de plus concluant sur ce sujet, & je n'aurai pas besoin de l'aller recueillir dans divers Ouvrages. Cette déduction a été poussée aussi loin qu'elle pouvoit l'être, par le célèbre Mr. Turretin, & son digne Elève Mr. Vernet en aiant fait la Ire. Section du Traité qu'il a publié d'après son Maître, *sur la Vérité de la Religion Chrétienne*, je me bornerai à l'Examen de cette Section, & je montrerai jusqu'où s'étend la force des preuves qu'elle renferme.

*Ici l'Anonyme avertit dans une Note, que son dessein n'est point de combattre ni réfuter Mr. Vernet, qu'il l'indique uniquement come étant l'Auteur qui a traité avec le plus d'étendue la Matière de la Nécessité de la Révélation.*

Que Dieu ait trouvé à propos d'ajouter la Lumière révélée à la Lumière naturelle, qu'il

qu'il ait doné par ce moien aux Homes la conoissance de plusieurs Vérités qui leur étoient cachées , que ces Vérités tendent à confirmer & à perfectioner la Loi naturelle, qu'il faille joindre ces deux Flambeaux come se prêtant un jour réciproque, c'est ce que nous avons déjà avoué , & que nous avoions encore. Mais tout cela n'est point une preuve de nécessité absolue. Une augmentation de biens met plus à son aise celui auquel elle arrive , mais pouvoit il se passer à toute rigueur de cette augmentation ? C'est ce que l'on recherche ici.

Tous les Peuples privés du Flambeau de la Révélation étoient, ou sont encore dans l'égarement. On lit avec plaisir dans Mr. *Vernet* les preuves qu'il en allègue; le Tableau de la corruption païenne est fort bien tracé. Les erreurs des Philosophes, qui viennent ensuite, ne sont pas moins frapantes. En un mot, le désordre qui r  gnoit dans l'Univers, avant la venue de J. C. est mis hors de toute contestation: *Donc il faloit une Révélation.* Peut être se hate-t-on un peu trop à tirer cette consequence.

Si la Révélation étoit d'une nécessité indispensable, c'est sans doute parce que les égaremens des Homes les conduisoient inévitablement à leur perte. Un secours absolument nécessaire suppose une misère absolue,

irréremédiable, sans ce secours. Si l'on dit que le malheur total & final des Hommes n'étoit pas une conséquence immédiate de leurs égaremens, la Nécessité de la Révélation ne porte plus ce nom que très improprement. C'est un bien, un présent, une grace signifiée de Dieu; mais absolument parlant, il pouvoit le dispenser de la faire.

On ne manquera donc pas de prendre le parti de dire, que tous les Hommes étoient perdus sans ressource; mais Dieu étant le Père commun du Genre humain, doit prendre un égal intérêt à tous les Individus. On demandera donc, pourquoi il laisse parvenir tant de gens à cet état funeste dans lequel ils étoient tombés, avant que de leur indiquer le seul remède efficace? Pourquoi ne pas donner de ce remède une connoissance prompte, pleine & universelle? Si Dieu, après avoir formé notre Système Planétaire, avoit attendu plusieurs Siècles à placer au centre, le Soleil nécessaire pour l'éclairer, l'échauffer, le vivifier, nous dirions, que voilà bien du tems perdu. Mais il y a plus ici. Les Hommes n'ont pas été condamnés à un simple état de privation, que le Flambeau de la Révélation a dissipé, mais ils ont été dans un état positif, qui les a acheminés au malheur éternel.

Je sai bien que l'on a coutume de dire, qu'il

qu'il falloit des préparatifs pour la venue du Rédempteur, que ce grand Evénement demandoit que les Esprits y fussent disposés, & que la face de la Terre fut dans une situation convenable, où elle se trouva effectivement à la naissance de J. C. En général, je remarque qu'il y a beaucoup d'arbitraire dans cet arrangement, que l'on fait prendre à la Divinité, & que l'on emprunte ici bien des idées, & des manières d'agir des Homes, qui vont ainsi à leur but, en aplanissant préalablement toutes les routes qui y mènent. Mais ce qui fait de la peine, c'est que ces préliminaires mettent en éfet dans la route du Salut, un certain nombre d'Homes, mais qui n'a aucune proportion avec celui des Malheureux qui périssent.

Je ne trouve plus dans Mr. Vernet que de fort belles Réflexions sur l'insuffisance de la Raison & de la simple Philosophie, par raport à la Révélation & à la Religion, & j'y aquiesce de tout mon cœur. La Révélation est un Supplément à la Raison, digne de Dieu qui l'a acordé aux Homes. La Religion est une amélioration d'état, dont les effets sont sensibles dans ceux qui la professent. Mais, encore une fois, cela ne prouve pas que la Révélation fut d'une nécessité absolue.

Jusqu'ici mes Réflexions n'ont porté que

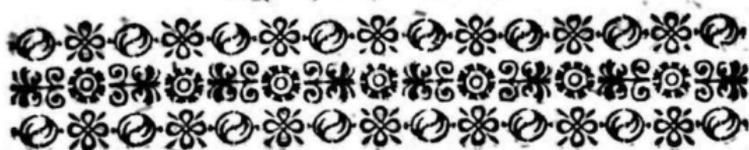
sur les tems qui ont précédé la Révélation. Si nous considérons présentement ceux de sa publication, & les Siècles qui se sont écoulés depuis, nous nous confirmerons encore dans la pensée, qu'il ne faut pas doner la Révélation come étant d'une absolue nécessité. Le Fils de Dieu prêche dans la Palestine. Après son Ascension il fait une Mission d'Apôtres qui feront entendre leur voix jusqu'aux extrémités du Monde. Je vois dans l'Histoire Eclésiastique des Conversions, des Eglises fondées, le nom Chrétien figurer insensiblement sur la Terre, & la Religion y former des établissemens considérables. J'admire cette propagation d'une Doctrine persécutée, ennemie des penchans du cœur, & de toutes les Religions régnautes; je suis disposé à y reconoitre le Doigt de Dieu, qui s'intéresse au Christianisme, & qui ne veut pas perdre les fruits de l'envoi de son Fils au Monde.

Mais combien de Païens ne demeurent & ne périssent pas dans leurs ténèbres & dans leur endurcissement, tandis que le petit nombre des Elus s'augmente peu à peu? Est-il exactement vrai, que tous les Peuples qui habitent nôtre Globe aient vû resplendir l'Orient d'enhaut, & un calcul tant soit peu exact, ne done-t-il pas de grandes soustractions? Et parmi les Peuples mêmes  
qui

qui ont eu cet avantage, le nombre des Incrédules n'a t-il pas considérablement excédé celui des Fidèles ?

Je ne prétens pas ici que Dieu ait dû gêner les Homes, détruire leur liberté, & les amener à soi par une force irrésistible. Je laisse à la Religion tout ce qu'elle a de libre & de volontaire, puis que c'est tout ce qu'elle a de méritoire de la part de l'Home qui l'embrasse; mais je suis surpris de cette espèce d'épargne, qui après en avoir diféré si long-tems la publication, règne encore dans les moïens de la répandre. J'en reviens donc à ce raisonnement, *Dieu n'a pas donné la Révélation à tous les Homes, donc il ne l'a pas jugée absolument nécessaire.*

Vous rejettés donc la Révélation, me dira quelqu'un. A Dieu ne plaise. Je la reconnois, je la respecte, je bénis Dieu de ce qu'il l'a dispensée & de ce qu'il m'a apellé à la conoitre. Je tâche de la faire servir aux vuës de son Divin Auteur, & sur tout à l'acroissement de mon bonheur....



# LET T R E

*A Mr. DE CROUZAS, Professeur en Philosophie à Lausanne & Membre de l'Académie Roïale des Sciences de Paris & de Bourdeaux, sur le Meurtre de soi même; ou Réfutation de la 64me. Lettre, des Lettres Persanes.*

Ce qui fait le Heros dégrade souvent l'Home,

**J**E vous ai promis, *Monsieur*, de vous rendre compte de mes Lectures; c'est un hommage que je dois à votre goût, à vos lumières, & à l'amitié dont vous m'honorez. Cela servira d'Aliment à nôtre Commerce littéraire, & m'engagera à lire avec plus d'attention & de discernement. *Cicéron* & *Pline* le jeune, ne publioient jamais d'Ouvrages qu'ils ne les eussent auparavant communiqués à leurs Amis; l'amour propre d'un Auteur l'aveugle quelquefois; il lui échape bien des choses, dans le feu de la Composition, qui n'échappent point à un Lecteur moins prévenu, & qui est plus de  
sang

froid. Mais je ne veux point d'autre exemple que vous même; peut-on suivre un meilleur modèle? N'avez vous pas eu la bonté de me communiquer le Manuscrit de l'excellent Ouvrage que vous destinés au Public; & par lequel vous vous proposés, dites-vous, de terminer vôtre Carrière, qui a été si avantageuse à la République des Lettres, & si glorieuse pour vous. Quoi, en éfet de plus utile aux Homes, & de plus nécessaire dans le Siècle où nous sommes, que de démontrer, come vous le faites, l'excellence de la Religion Chrétienne, par dessus la Religion Naturelle? On ne sauroit former un plus beau projet; & quoi qu'on ne passe presque jamais de l'idée à l'exécution, sans qu'elle y perde quelque chose, je suis persuadé qu'il n'en sera pas de même ici; la forme même de Dialogue que vous choisissés, & où vous mettés en oposition un Déiste & un Chrétien, ajoutera un nouveau prix à vôtre Livre; le Lecteur gagne par la vrai-semblance; croira les entendre parler, & converser avec eux. Cette méthode étoit celle qui plaisoit le plus à *Cicéron*, & dont, come vous le savés, il a fait le plus d'usage. Pour moi, *Monsieur*, dans mes foibles Productions, je me représente toujourns les Ecrivains les plus éclairés, & les plus judicieux, pour Témoins & pour Juges. Je me dis, que penseroient

Racine, Fontenelle, de Crouzas, de ce Vers, de cette pensée, de cette expression ? C'est dans ce sentiment que je soumetts à vôtre examen & à vôtre jugement l'Essai que j'ai l'honneur de vous exposer.

Je lis présentement les Lettres Persanes, que tout le Monde fait être de l'illustre Président de *Montesquieu* : On ne peut pas s'y tromper, à la finesse & à la hardiesse de quelques unes de ses idées; moins encore à la manière ingénieuse de les proposer : On y remarque par tout un Art admirable, qui se cache en quelque sorte, sous une belle & noble simplicité. La Lettre qui m'a le plus frappé & qui fera le sujet de celle-ci, roule sur une Question bien délicate, savoir, s'il est permis de le tuer lui même\*. L'Auteur paroît tenir pour l'affirmative. Je crois qu'il se trompe, je le souhaite même, pour le bien du Genre humain, & pour le maintien de l'ordre, qui est blessé par le sentiment contraire; c'est ce que je me propose de démontrer; mais avant que de résoudre ce Problème, je ferai quelques Réflexions sur diverses Personnes qui se sont données la mort; je tâcherai de prouver que la soumission aux Ordres de Dieu est la seule voie qui conduit à la Félicité, & qui nous rend supérieurs aux autres Hommes.

— Je

\* Voici la Lettre LXIV. T. II, pag. 11.

Je n'insisterai pas sur *Caton d'Utique*, sur l'Empereur *Orbon*, & sur quelques autres Romains, qui pour se dérober au Vainqueur & à l'Esclavage, se sont donés la mort, afin de mourir libres, come ils avoient vécu. L'Histoire moderne fournit aussi quelques Exemples d'un pareil Héyoïsme. *De Thou* cite deux Frères dont le Cadet vouloit qu'on reçût dans *Palombara*, Ville d'Italie, qui étoit sa Patrie, la Garnison Espagnole que le Duc d'*Albe* y envoïoit; l'Aîné s'y opola, & son opinion preva'ut. La Ville fut prise & pillée; celui dont le sentiment n'avoit pas été suivi, ne put se résoudre à survivre à la ruine de sa Patrie, & il se tua d'un coup de Pistolet. *Mr. de Thou*, d'ailleurs si judicieux, paroit louer cette action, mais le Père le *Courayer*, qui a traduit son Histoire, avec beaucoup de succès, la condanne, & la regarde come très criminelle.

*En grandeur de courage on ne se conoit guère  
 Quand on élève au rang des Hommes généreux  
 Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire  
 A rendu les noms si fameux.  
 Qu'ont ils fait de si grand? Ils sortoient de la vie,  
 Lors que de disgrâce suivie,  
 Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux.  
 Par une seule mort ils s'en epargnoient mille:  
 Qu'elle est douce à des Cœurs lassés de soupirer!*

Il est plus grand, plus difficile,  
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

On se donne quelquefois la mort par poltronerie, par la crainte de la recevoir. Que l'on examine la cause de la mort de *Caton*, & de celle du Citoyen de *Palombara*. On verra qu'elle étoit l'effet d'un Orgueil déformé. Ils ne pouvoient, l'un & l'autre, souffrir de Maître, & se voir les seconds où ils avoient été les premiers. Une preuve que c'étoit la seule crainte de la Domination qui conduisit la main de *Caton*, c'est qu'il conseilla à ses Amis de subir le joug de *César*, qu'ils ne pouvoient éviter, & qui n'étoit ni rude ni tyrannique. A l'égard de la mort d'*Othon*, ce fut en quelque sorte une foiblesse nécessaire. Il voulut prévenir l'Arrêt du Vainqueur; sauver Rome du pillage, & ne pas exposer ses Amis à la Proscription & au massacre, par une résistance inutile. A la vérité, il pouvoit se rendre à *Vitellius*, son Compétiteur à l'Empire, & attendre son sort avec fermeté; mais une telle démarche auroit été regardée comme une bassesse; Pour en éviter l'intamie, il se rendit volontairement coupable de meurtre; car nous n'avons pas plus de droit sur nôtre vie que sur celle d'autrui. *Regulus* aima mieux attendre avec courage le supplice que lui préparoit *Carthage*, que d'atenter sur sa propre vie.

L'Homicide de soi même est quelquefois l'effet d'un mouvement subit & d'une extrême affliction sous laquelle on succombe, & au sentiment de laquelle on ne peut résister. On meurt quelquefois de peur de mourir. Je ne sai si cette action doit être mise au rang des Meurtres volontaires, & si elle doit être punie come telle; car il y a des Législateurs si rigides, qu'ils punissoient le Crime, même après le Trépas. Ils faisoient traîner sur une Claië ceux qui s'étoient tués eux mêmes. *Platon* leur refusoit la Sépulture; ce qui étoit un grand supplice chez les Païens. La mort n'étoit pas un azile contre la sévérité des Loix, mais il me semble qu'il y auroit de l'injustice à traiter de la même manière, celui qui de sang froid se donne la mort, & celui qui quite la vie dans un mouvement de désespoir, qu'il n'est pas le maître de réprimer. On peut considérer ceci come un accès de Phrénésie ou de Fièvre chaude, qui ne permet pas au Malade de raisonner & de voir la conséquence de ce qu'il fait. On en trouve un Exemple dans l'Histoire de Mr. de *Thou*, que je viens de citer. *Ziangir*, Fils de *Soliman*, Empereur des Turcs, fut laisi d'une si grande affliction à la vüe de son Frère *Mustapha*, qui venoit d'être étranglé par l'ordre de son Père, qu'il tira son Cimenterre, s'en frapa, & tomba. Il y a des cas où le

meur-

meurtre paroît prémédité : Un Suédois fait son Testament, l'envoie à un de ses Amis, fait préparer un Bateau, y entre seul, & quand il est éloigné du Rivage, il se jette dans le Fleuve, & se noie. Un jeune Anglois, Favori de *Guillaume III.* très aimable, & aimé d'une Demoiselle qu'il étoit sur le point d'épouser, prit tout à coup, un si grand dégoût de la vie, qu'il se jette dans la *Tamise*, & refuse tous les secours qu'on s'empresse de lui donner. *Pline* le Jeune nous parle d'un Romain qu'il nomme *Corellius Rufus*, & dont il loue extrêmement l'esprit, & le mérite : Ce Romain, malgré les pressantes sollicitations de ses Parens & de ses Amis, & quoi qu'il fut très à son aise, ne voulut prendre aucune nourriture & mourut de faim. Il est vrai que *Pline* nous dit qu'il étoit ataqué de la Goute, depuis long-tems, & qu'il étoit las de luter contre la douleur. *Lucius Domitius* se repentit, mais trop tard, d'avoir pris une aussi funeste résolution. *Charles VII* Roi de France, prit la même route, pour mourir. Il s'étoit mis dans l'esprit que son Fils *Louis XI.* vouloit l'empoisonner : Pour se garantir de ce malheur, il refusa obstinément tout aliment, pendant trois jours. On le gagna à la fin, mais il n'étoit plus tems. Les conduits étoient bouchés; la nourriture ne put passer. Pourquoi se

se priver de toute ressource ? A la Bataille de *Scrisoles* Mr. d'*Anguien* fut sur le point de se tuer, & il remporta la Victoire. On trouve dans l'écriture Ste. quelques Exemples d'un Homicide volontaire. *Saul* se perce de son épée, pour ne pas tomber vif entre les mains des *Philistins*, ses plus cruels Ennemis, qui venoient de le vaincre; mais ce Prince étoit réprouvé de Dieu, & sentoit déjà tout le poids de sa colère. Il est dit dans le second Livre des *Macchabées* que *Razias*, Juif très zélé, se tua pour se dérober à la cruelle persécution de *Démétrius*, Roi de *Sirie*. Mais un Esclave est-il en droit de briser ses chaines ? Nôtre vie appartient à nôtre Famille, à nôtre Patrie, & à Dieu, de qui on la tient. Le Nouveau Testament nous fournit l'Exemple du traître *Judas*, qui ne put survivre au marché infame & sacrilège, qu'il venoit de conclure avec les Juifs, en livrant le sang innocent de son bon Maître. *Pelagia* & *Sopronia*, qui ont été canonisées se précipitèrent dans un Fleuve, pour éviter d'être violées, sous le Règne de *Dioclétien*.

Après avoir examiné avec attention ces divers exemples d'un homicide volontaire, dirons nous come Mr. de *Montesquieu*, que ceux qui s'en sont rendus coupables, n'ont fait que changer la forme de leur Corps, & rendre quarré ce qui étoit rond. Mais outre qu'il

qu'il n'est pas permis de se mutiler & de changer de figure à son gré, n'y a-t-il donc que la Matière d'intéressée dans ce changement ? Savons nous si l'Esprit qui lui est intimement uni, ne s'en ressentira point ? Le Corps n'est-il pas le Domicile de l'Ame, & lors que nous le mettons hors d'état de la loger, n'agissons nous pas directement contre sa destination ? Le Meurtre de soi-même, toujours fatal à ceux qui le comettent, l'est quelquefois à notre Patrie : On a nommé *Brutus* & *Cassius*, les derniers Romains. S'ils ne se fussent pas tués après la Bataille de *Philippes*, peut être auroient ils eu le glorieux avantage de relever la République & de lui rendre ses Loix & sa Liberté. Que dirions nous d'une Personne qui démoliroit ou qui brûleroit un Edifice que le Prince auroit assigné pour loger son Ambassadeur ? Que dirions nous encore d'un Soldat qui quitteroit son Poste par caprice, ou parce qu'il n'y est pas à son aise, sans attendre l'ordre ou la permission du Général. Come nous ne nous sommes pas donés la Vie, nous ne sommes pas les maitres de nous l'ôter. Vous êtes malade, & vous souffrés ; mais vous pouvés guérir ; tant qu'il y a un souffle de Vie, il y a encore de l'espérance ; le Lumignon, prêt à s'éteindre, peut se rallumer, & éclairer la Société. Quand vôtre état seroit désespéré, vous pouvés doner un exem-

exemple de douceur, & de résignation, par votre fermeté, & votre patience. Les maux les plus invétérés & les plus cruels, ont de bons intervalles, & nous laissent assés de repos, assés de liberté d'esprit, pour édifier nos Frères, & les animer par nôtre courage. A la vérité, nos souffrances sont un mauvais rôle, il faut l'avoüer, mais nôtre Créateur nous l'a donné; & si nous le joüons bien, il ne sera pas sans récompense. Les maux servent à nous détacher de la Terre, & à rompre les liens qui nous y atachent, peut être trop fortement. La Mort que l'on voit en perspective, est un port agréable après la tempête. Doit on se plaindre encore des Vents & de l'Orage, quand nous touchons au rivage, & que nôtre Patrie s'offre à nos yeux? Il semble que plus le Corps s'abat & s'apesantit, & plus nôtre Ame s'élève, & sent la noblesse de sa destination. J'ai vû des Malades & des Mourans parler de l'Immortalité de l'Ame & d'une Vie avenir avec des sentimens si touchans & qui marquoient une conviction intérieure si réelle, qu'ils donnoient aux Spectateurs une forte envie de mourir avec eux: Cela n'est pas surprenant. On dit que le Philosophe *Hegesias de Cyrène*, parloit avec tant de véhémence de la félicité d'une vie avenir, qu'il persuada à plusieurs de ses Concitoyens de se donner la

la mort ; il falut que *Ptolomée Philadelphe* lui défendit de prêcher une Doctrine fi dange-reufe & fi propre à dépeupler un Etat. On auroit pû lui dire , Si tu trouves la mort fi boue que ne te fais-tu mourir toi même ?

Il y a des Ames fi pures qu'elles ne peuvent fouffrir l'idée même du Crime : Une jeune Dame fe tua de défefpoir, fe voiant de nuit entre les bras d'un Home, qui n'étoit pas fon Mari, & qui l'avoit furprife. Chacun fait l'Histoire de la fameufe *Lucrece*, qui fe poignarda après avoir été forcée par *Tarquin*. Un Vieux Poëte a fait fur ce fujet l'Epigramme que voici,

*Si le Paillard t'a plû, c'est à grand tort Lucrece ,  
Que par ta mort tu veux, coupab'e être louée ;  
Mais fi ta Chasteté par force est violée :  
Pour le forfait d'autrui mourir est ce Sageffe ?  
Pour néant donc tu veux ta mémoire être beureufe,  
Car , ou tu meurs méchante, ou tu meurs fu-  
rieufe.*

Le défefpoir est une de principales Causes qui a engagé plusieurs Persones à se doner la mort. On trouve dans l'Apologie pour *Herodote*, page 260. une Histoire, à ce fujet, bien tragique. Un Laboureur, s'é-tant mis en colère contre son Fils, lui jetta une motte de Terre à la tête qui le tua

tua sur la place. Le Père désespéré va à la Grange & se pend. On court le dire à la Femme, qui se baignoit dans une grande Cuve avec son Enfant; elle se hâte d'aller à la Grange où elle trouva son Mari pendu : Elle retourne dans sa Maison toute en pleurs, & vit son Enfant noyé dans la Cuve. A cet affreux spectacle, elle se pend, à côté de son Epoux. On trouve, dans le même Livre, l'Histoire d'un Seigneur Italien, qui, aiant surpris sa Femme couchée avec un Galant, la tua elle & l'Adultère : Ne pouvant souffrir la vûe de ses Enfans qui sembloient lui reprocher la mort de leur Mère & lui rapeler son Crime, il les poignarda, & se précipita du haut d'une Tour.

*Bonaventure Desperiers*, Auteur du détestable Traité qui a pour titre *Cymbalum Mundi*, fut déchiré par des remors si affreux, qu'il se jetta come un furieux sur son Epée, qui étant entrée par l'estomach lui sortit par l'échine.

Nous avons déjà remarqué que cette funeste manie laisît quelquefois un Peuple entier. A *Milet* on ne pût empêcher les Filles de se tuer, qu'en menaçant celles qui succomberoient à la tentation, de les exposer toutes nues à la vûe du Public. La crainte de l'infamie; cette pudeur qui n'abandonne

jamais le Sexe, fit plus d'impression sur elle, que les menaces, les exhortations & la crainte de la Mort. On prétend que ce qui avoit produit cet effet, étoit une Maladie gangreneuse, causée par la nourriture d'un bled gâté par des Brouillards, qu'on appelle *ergot*. La pellicule se noircit & pourrit; la substance même du Grain est altérée. C'est peut être la même cause qui produisit un effet à peu près semblable à *Lion* sur la fin du 15<sup>me</sup>. Siècle. Chacun sait combien les Alimens influent sur les Fonctions de l'Esprit.

On pressoit *Cléomène*, le Spartiate, de se tuer, les affaires étant en très mauvais état, & de ne pas attendre que le Vainqueur lui accorda une Vie honteuse, ou le condana à une mort cruelle; mais il refusa ce Conseil come lâche & éfeminé; il vouloit que sa mort fut fatale à ses Ennemis & utile à la Patrie. C'est la foiblesse & l'impatience qui hatent le pas. Nuls accidens, nuls revers ne font tourner le dos à la Vertu,

*Si fractus illabatur Orbis,  
Impavidam ferient ruina.* Horat.

Le Sage demeure intrépide & inébranlable sous les ruines du Monde entier. Peut-on prévoir toutes les ressources que la Providence nous réserve? L'*Historien Joseph*,  
pour-

pourfuiui de toutes parts par les Romains & par les Compatriotes, aiant vû tous les Compagnons se tuer de leurs propres mains, ou les uns les autres, resta seul, & devint un des Favoris de l'Empereur *Vespasien*. *Cocceius Nerva*, célèbre Jurisconsulte, eut moins de fermeté & de courage. La vûe des malheurs de la Patrie l'affligea si fort, qu'il se donna la mort.

L'Auteur des Lettres Persannes nous dira, faut il que je tiëne malgré moi une Convention qui s'est faite sans moi? Oui, il le faut; vous avés bien voulu jouir des avantages de cette Convention, pourquoi ne subiriés vous pas les inconveniens qui y sont atachés? La daté de vôtre Bâtistère est celle ou cé Traité avec Dieu & avec la Societé a comencé; & ne dites point que c'est vous doner congé que de rendre la vie pire que la mort. Vous avés promis tacitement à vôtre Créateur de lui être fidèle, & d'être soumis à ses ordres. C'est en conséquence de cette soumission qu'il vous comble de biens & qu'il les renouvelle tous les jours. S'il vous envoïe quelquefois des maux, c'est pour éprouver cette même obéissance, & pour exercer vôtre Courage & vôtre Vertu. La Societé dont vous êtes né Membre a droit à vos Travaux & à vos Lumières. Mais dirés vous; les choses n'en iront pas

moins bien, quand je ne serai plus. Hé ! que favés vous si vous n'êtes pas une Pierre nécessaire à l'Edifice ? *Pascal* remarque fort judicieusement, qu'une Tête de plus ou de moins dans le Monde, peut y faire de grands changemens & causer d'étonnantes Révolutions. La Vie vous a été donnée come une faveur, il est vrai, mais parce que Dieu suspend ses graces, êtes vous en droit de rejeter l'emploi qu'il vous a assigné, & de cesser vôtre Role ? Vous avoit-il promis de ne retirer jamais la Main bienfaisante & de marquer tous vos jours par de nouveaux Bienfaits ? Sortirons nous de la route qui conduit au bût, parce qu'on y trouve quelques Epines, & qu'elle n'est pas toute semée de Fleurs.

*Dans la vie avenir le plus affreux réveil,  
Succédera peut être aux douceurs du sommeil.*

Je suis obligé, dit Mr. de *Montesquieu*, de suivre les Loix, quand je vis sous les Loix, mais quand je n'y vis plus, peuvent elles me lier encore ? Je suis taché qu'un Sophisme si grossier soit échapé à un si beau Génie. Tant que nous vivons, nous sommes sous les Loix ; & ces Loix nous défendent de cesser de vivre, sans la permission de celui qui nous a doné  
la

la Vie. Quand nous ne vivons plus, nous ne sommes plus sous les mêmes Loix, il est vrai, mais nous sommes coupables d'avoir rompu, contre l'ordre du Createur, les nœuds qui nous attachent à la Terre, & qu'il avoit lui même formés. Il y a bien plus de Sagesse à user sa chaîne qu'à la rompre.

On insiste, & l'on dit, *Mais je ne fais que changer les modifications de la matière; Croièz vous que mon Corps devenu un Epi de bled, un Ver, un Gazon, soit changé en un Ouvrage de la Nature moins digne d'elle?* Non; mais Dieu n'a pas laissé à vôtre choix ce changement. C'est à vous à régler vôtre volonté sur la sienne. Quand il lui plaira de faire de vôtre Corps un *Ver*, ou un *Epi*, il en fixera l'époque; & il ne vous appartient pas de l'anticiper. C'est l'orgueil seul qui veut se rendre le Maître de sa destinée, & commander où il doit obéir. Nôtre Courage n'est qu'une véritable foiblesse; on aime mieux cesser d'être, que de souffrir, & l'on jouë, d'un coup de dé, le présent, qui n'est pas agréable, contre l'avenir qui le fera peut-être moins.

Les Païens croioient que les *Suicides* ne pouvoient parvenir à l'heureuse Habitation des Justes, & que l'Elisée leur étoit fermé pour jamais. Comment placer dans le Séjour des Bienheureux, des Gens qui se sont déchirés les entrailles, & qui degoutent encore

de leur propre sang. Le Juit *Acosta* se tua de n'avoir pû tuer son Ennemi. Un Officier se tua de honte & de desespoir, après avoir pris la fuite dans une Bataille; & *Cardan*, quitta la vie par fausse gloire; il avoit tiré son Horoscope, & avoit prédit, qu'il mourroit une telle Année & un tel jour; la mort ne venoit point; il s'impatienta, & pour ne pas faire mentir le Thème de sa Nativité, il se laissa mourir de faim. Il y a cent routes illegitimes qui conduisent au Tombeau. mais la seule qui conduise au bonheur c'est celle que le Créateur a tracée. *La Mort est une recette qui ne me peut jamais manquer*, dit un Ancien. Toutes les traverses de la vie ne valent pas qu'on veuille mourir pour les éviter. *Senèque* avoit bien tort de penser autrement, lui qui écrivoit à un de ses Amis, *La Vie est une servitude, si l'on n'a pas la liberté de mourir. Apliqués vous à attendre la Mort & s'il le faut à l'avancer. Il importe peu, que vous alliés au devant d'elle, ou elle au devant de vous.* Tout revient à un, que l'Homme se donne la fin, ou qu'il la souffre. *Il n'y a rien, ajoute t'il, de plus faux que cette Sentence, il est beau de mourir de sa mort naturelle. Le Sage vit autant qu'il doit & non autant qu'il peut. Un Homme qui ne craint point la Mort; n'a pas à craindre l'Esclavage.* *Senèque*, démentit lui même toutes ces belles Maximes, lors que *Néron* lui

lui eut prononcé son Arrêt de mort. Malgré toutes les fanfaronades , il eut beaucoup de peine à se déterminer à mourir. *Virgile* étoit bien plus judicieux , lui qui dans le 6me Livre de l'*Enéide* , condamne avec tant d'énergie les *Suicides* , dont les ombres gemissantes font des efforts inutiles , pour revenir au jour , & errent sans cesse autour de leurs Tombeaux , sans trouver aucun Domicile.

*In vitium ducit culpæ fuga*

Pour éviter un mal on tombe dans un pire.

On trouve je ne sai qu'elle grandeur d'Ame à se rendre Maître de son sort , come s'il n'y en avoit pas infiniment d'avantage à attendre l'ordre de la Providence , & à voir venir la Mort sans la craindre & sans la désirer. On n'examine pas si une chose est juste , mais parce qu'elle est rare on la trouve belle. Pour moi , je ne trouve que l'insouffrance , la caprice , ou férocité dans ces Morts précipitées. Come c'est Dieu qui nous a placé sur cette Terre , nous ne devons la quitter que pour aller à lui , & certainement , une action qui porte le caractère de désespoir , n'est pas une disposition bien propre pour le Ciel. Voici , selon moi , en quoi consiste le vrai courage ; c'est de ne point s'éfrayer à la vue de la Mort , & de regarder le Tombeau come un azile assuré contre les Tempêtes de la Vie.

*Jus hoc animi Morientis habebat.*

Lucan.

J'admire un Home assés maitre de son Esprit, pour regarder sans pâlir, un Objet qui jette tant de terreur dans l'Âme des foibles Mortels,

*Oui, soïons alors plus fermes  
Que ces vulgaires Humains,  
Qui, près de leurs derniers termes  
De vaines fraïeurs sont pleins,  
Le Sage que rien n'ofense.  
Se livre sans résistance  
A d'inévitables traits;  
Et d'une démarche égale  
Passe cette onde fatale,  
Qu'on ne repasse jamais.*

Mad. Des Houlières.

Il y a éfectivement de la grandeur d'Âme, à regarder la Mort d'un œil ferme & intrépide, quand on ne peut l'éviter. Cette disposition nous inspire un Courage réel & véritable. *Anaxagore* aïant pris la mort de son Fils unique, répondit froidement, à ceux qui la lui anonçoient; *Je savois bien qu'il n'étoit pas né pour être immortel.* *Philippe*, Roi de Macédoine, aïant écrit aux *Lacédémoniens*, d'un ton menaçant, qu'il sauroit bien

bien déconcerter tous leurs desseins. Hé quoi, s'écrièrent-ils, nous empêchera-t'il de mourir, quand nous le voudrons!

On meurt souvent par ennui, parce qu'on est fatigué de la vie, & qu'on est las de faire toujours la même chose. Il faut que le grand Home se soutienne jusques à la fin; Souvent on ne louë une partie de l'Home qu'aux dépens de l'autre partie; la foiblesse qu'il montre à la mort, fait oublier la fermeté qu'il a fait voir dans sa vie. Cela fait croire que son Courage n'étoit qu'ostentation, & qu'il ne le devoit qu'aux regards des Spectateurs, & à la crainte du mépris.

*Mais au moindre revers funeste  
Le Masque tombe, l'Home reste;  
Et le Héros s'évanouit.*

*Labienus*, Lieutenant de *Pompée*, qui avoit marqué beaucoup de Valeur dans la Guerre de *Cesar*, ne put survivre à la perte de ses Ecrits qu'on avoit condamnés au feu. Le Sénat, par la crainte qu'il avoit du cruel *Tibère* aiant prononcé le même Arrêt contre ceux de *Cremutius Cordus*, qui avoit osé louer dans son Livre *Brutus & Cassius*, ce Sénateur, distingué par son Esprit & son Eloquence, se laissa mourir de faim.

Ce qui rendoit l'Homicide de soi même plus

plus comun chés les Païens que parmi nous, c'est que la Théologie des Poetes, sur l'état de l'Âme après la mort, n'étoit pas celle des Philosophes. Ceux-ci regardoient tout ce que le Vulgaire debitoit sur ce sujet, come un vain épouvantail, utile, à la vérité, pour le maintien de la Societé, mais qui n'avoit d'autre fondement que la Politique. Par cette raison, ils croioient qu'il falloit bien se garder de rompre un frein si nécessaire, en développant ce mystere au Peuple; ils le réservoient pour un petit nombre de Disciples choisis. Mais la Religion Païenne étoit si fausse, que celle des Philosophes, non plus que celle des Poëtes, n'avoit aucun point fixe. *Platon*, *Cicéron*, le fameux *Scevola*, grand Pontife, s'imaginoient qu'il étoit permis de tromper le Peuple en matière de Religion, & qu'elle a moins pour objet la Vérité, que l'utilité publique. *Varron* soutenoit qu'il y a des choses vraïes qu'il n'est point à propos que le Vulgaire conoisse, & d'autres qu'il est à propos que le Peuple croïe véritables, quoi qu'elles soient fausses: Sur quoi *St. Augustin* remarque, que ce Principe renferme toutes les Maximes des Sages du Paganisme sur le Gouvernement des Peuples & des Etats. *Macrobe* nous apprend que les Philosophes se servoient de cette licence de mentir, principalement lors qu'il s'agissoit de l'état de  
l'Âme

l'Ame après la mort & de la punition que les Dieux lui infligeoient. Come les Gens d'Esprit flotoient a cet égard dans le doute & l'incertitude, & que la plupart d'ent'eux croioient que l'Ame, etant séparée du Corps, étoit anéantie, ou jouissoit d'un calme parfait, il n'est pas suprenant qu'ils préférassent cet état, à un état de souffrance, & qu'ils ne se fissent point de peine de se donner la mort. Ils disoient, come *Montagne* : *La plus volontaire mort est la plus belle ; la Vie dépend de la volonté d'autrui ; la mort, de la nôtre En quelque lieu que le filet rompe, il y est tout entier.* Remarqués que ceux qui ont pris cette funeste résolution étoient presque tous des Philosophes, ou Gens instruits a leur Ecole, & par conséquent initiés dans les Mystères. La crainte des châtimens, dispensés dans la Vie avenir, n'étoit pas capable de les retenir : Ils se moquoient ouvertement de *Minos*, de *Rhadamante*, & de *Pluton*. Ils laissoient ces Fables au Peuple & aux Ignorans. *C'est à l'égard de ceux ci, dit Timee le Locrien, qu'il faut faire usage de la crainte des châtimens, soit ceux qu'infligent les Loix Civiles, soit ceux que fulminent les terreurs de la Religion, du haut du Ciel & du fond des Enfers. Châtimens sans fin, réservés aux ombres des Malheureux ; tourmens, dont la Tradition a perpétué l'idée, afin de tenir le Peuple en bride, & de purifier l'Esprit de tout vice.*

*Polybe ne s'exprime pas moins clairement sur ce sujet. La superstition, dit il, qui produit ailleurs tant d'abus & de désordres, soutient au contraire & anime, chés les Romains, toutes les branches du Gouvernement. Il me semble, ajoute t'il, qu'elle a été expressément inventée pour le bien des Etats. S'il falloit, à la vérité, former le Plan d'une Société Civile, qui fut entièrement composée d'Hommes sages, ce genre d'institution ne seroit pas nécessaire, mais puis qu'en tous lieux la multitude est volage, capricieuse, sujette à des passions irrégulières & à des ressentimens violens & déraisonnables, il n'y a point d'autre moïen de la retenir dans l'ordre, que la terreur des châtimens futurs, & l'appareil pompeux qui accompagne cette sorte de fiction.*

Les Païens avoient encore une croïance bien propre à animer le courage de ceux qui vouloient tenter le passage dans l'autre Monde, c'est que la plûpart de leurs Philosophes croïoient que l'Homme étoit composé d'un germe impérissable, que la Mort n'étoit pas capable d'anéantir, & qui ne faisoit que se développer, pour former le domicile de l'Âme, après la séparation d'avec le Corps. Quelques Philosophes Chrétiens n'ont pas été éloignés de cette idée. Ils regardoient le Tabernacle que Dieu promet dans le Ciel à l'Âme du Fidèle, come un Corps céleste conforme à la nature de l'Âme, & au séjour qu'eile

qu'elle habitera ; mais les Païens en avoient une idée plus grossière , ils regardoient cette envelope come l'Ombre du Mort, come une espèce de Fantôme , qui subsistoit après que l'Esprit étoit retourné a Dieu, & que le Corps étoit réduit en poussière. Cette Image, selon eux , ressembloit parfaitement à l'Original. C'étoit elle qui aparoissoit quelquefois aux Mortels , & qu'*Enée* vit dans les *Champs Elisées* , sous la figure de *Didon*. Plusieurs Philosophes Chrétiens & quelques Théologiens ont voulu expliquer, par ce germe indestructible , la possibilité physique de la Résurrection ; mais j'avoüe que je n'ai jamais été bien satisfait de cette explication , & j'espère, *Monsieur* , que vous me pardonerez si je fais ici une petite Digression à ce sujet.

Dieu , dit-on , a créé dès le comencement du Monde les Germes de toutes les espèces , qui ne font que se développer successivement ; examinons cette Hypothèse. Ces Germes ont ils par eux-mêmes , cette force & cette activité qui leur est nécessaire pour se développer , dans un certain tems ? Ou sont ils purement passifs , & de simples Matériaux dont la Providence se sert pour bâtir son Edifice ? S'ils ont de l'activité ; voilà la Créature qui devient , pour ainsi dire , l'Architecte de son propre Ouvrage ; elle sort de la dépendance où elle doit être : Nous faisons, alors du Dieu  
que

que nous adorons , qui est le plus actif de tous les Etres , une Divinité Epicurienne qui contempera dans une molle indolence, les diferens ressorts qui font jouer la Machine de cet Univers. A moins qu'on ne dise qu'il se remue pour fixer précisément l'Epoque qu'il a marquée pour le développement de chaque germe ; mais dès qu'il s'agit de recourir à la volonté du Créateur & de l'engager à mettre la main à l'ouvrage , ne vaut-il pas autant lui en laisser la production. Si ces Germes sont purement passifs , s'ils atendent pour se développer , l'ordre exprès de l'Ouvrier ; ils me paroissent un hors d'œuvre très inutile ; pourquoi Dieu emploieroit-il le plus, lors que le moins peut suffire, & qu'il n'a qu'à parler pour faire sortir tous les Etres du néant. D'ailleurs , cette Hypothèse des Germes ne lève point une difficulté qu'on fait sur la Résurrection des Morts. On demande si c'est bien la même Personne qui ressuscitera ; or , seroit-ce résoudre l'objection, que de répondre qu'il y a dans le Corps de cette Personne un Germe qui résiste au Temps & à la pourriture , & que Dieu dévelopera , le jour de la Résurrection. On veut croire que ce Germe prétendu est capable de représenter la Personne d'où il est tiré , mais l'Image n'est pas l'Original ; on sera toujours en droit de nier que ce soit la même Personne ; tout comé

un *Embrion* qui sort du sein de la Mère, n'est pas la Mère elle même.

On peut pousser plus loin l'objection contre les Germes, & dire, tous les Corps sont corruptibles, or, le Germe est un Corps; donc il est corruptible: Il est vrai que la puissance de l'Être suprême peut l'empêcher de se corrompre; mais puis qu'il est nécessaire de faire intervenir ici le pouvoir de Dieu, que lui en coûtera t'il de plus de former de nouveau un Corps de la poudre, d'où il a été tiré?

l'insiste, & je dis, tout ce qui sort des mains du Créateur est parfait; donc tous les Germes doivent être parfaits, selon leur espèce. Suivant ce Principe, il ne devrait point y avoir de Monstres. Dieu n'est point sujet à manquer son Ouvrage, en laissant échaper de simples ébauches, ou en permettant des défauts qui défigurent les Individus, qui sortent des moules formés par la Puissance & par la Sagesse.

Au reste, *Monsieur*, vous le sçavez, l'Opinion des Germes impérissables n'est pas nouvelle: Plusieurs Philosophes ont pensé qu'il y a des Corps primordiaux immuables, dont les différens assemblages forment tous les mixtes. La quantité de mouvement qui est dans l'Univers, aura été tellement proportionnée à leur solidité, ou à leur force de

sistance, qu'ils seront invincibles à tous les chocs, & à toutes les atques du dehors. Cette seule proportion n'auroit elle pas seule demandé une Intelligence?

Ainsi, lors même que l'Ame seroit composée d'une substance fort subtile & fort déliée; lors même qu'elle seroit matérielle, elle ne laisseroit pas de subsister éternellement, si c'étoit la volonté du Créateur. Ceux qui le tuent eux-mêmes ne doivent donc pas être exemts de craintes; en suposant, come l'ont crû *Epicure & Democrite*, que l'Ame étoit corporelle. Elle n'est pas anéantie, en brisant ses liens; *sa fusée n'est pas éteinte*: Elle est encore capable de pensées & de sentimens, par conséquent elle est encore susceptible de remors & de peine: Son changement d'état, ne change point son être & sa nature, & ne sauroit la dérober au couroux d'un Dieu juste & tout puissant. Ainsi ce raisonnement est bien faux, ou l'Ame est anéantie, ou elle est heureuse. Si l'Ame étoit mortelle & qu'elle périt avec le Corps, que deviendroit le Dogme d'une Providence, d'une souveraine Félicité réservée pour les Fidèles? Que deviendroit l'Edifice d'une Morale naturelle, ne s'écrouleroit-il pas bien tôt, s'il

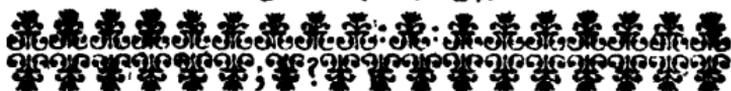
s'il n'étoit étaïé & soutenu par la certitude de l'Immortalité de l'Âme ! Il est vrai que son union avec le Corps est encore un mystère, mais la Philosophie nous montre plutôt ce qui n'est pas, qu'elle ne nous enseigne ce qui est : En aprenant quelles sont les bornes de nos conoissances, nous aprenons du moins par là à ne pas faire des démarches vaines & inutiles.

Mais en voila assez sur ce sujet : Il ne me reste, *Monsieur*, qu'à vous prier de me redresser, si je m'égaré, ou de m'affermir dans la Vérité, si j'ai eu le bonheur de la trouver. Je suis &c.

GENEVE

J. B. TOLLOT.





## SECONDE LETTRE

*D'un Jeune Officier à son Ami , ou suite de  
l'Histoire du Marquis de L.. avec d'autres  
Particularités curieuses.*

**J**E t'avois promis , Mon cher , une Lettre moins tragique que la dernière que je t'écrivis ; mais je ne faisois pas réflexion que cela dependoit des Evénemens , & de la disposition d'esprit où je serois en t'écrivant : Une Personne, qui come moi écrit par sentiment , se peint lui même ; & l'Esprit est toujours guidé par le Cœur : Ainsi je ne répons plus de rien. Après ce petit préambule je comence ma Narration.

Nous étions dans la route de *Bruxelles* où nous allions le Marquis de *L.* & moi prendre congé du Gouverneur ; nous admirions cette pépinière de Ville<sup>s</sup>, qui semblent semées dans la Hollande & dans la Flandres , & qui, semblables aux Islès *Cyclades* se présentent de toutes parts , lors qu'un accident imprévu nous arrêta tout à coup. Je crois t'avoir dit que nous avions pris à nôtre service un jeune Païsan , qui étoit du nombre de ceux qui avoient voulu nous assassiner ; tu fais aussi que les Archers de la Maréchaussée nous sui-  
voient

voient de loïn, dans le dessein de nous es-  
corter; mais tu ne fais pas qu'un Orage affreux  
nous obligea de nous arrêter dans la première  
Hotellerie que nous rencontrames, & qui  
fut aussi l'azile des Archers. Malheureuse-  
ment, ils aperçurent le Païsan; ils voulurent  
s'en saisir, & l'emmener come Criminel.  
Nous nous y oposames, come étant un de  
nos Domestiques. Les Archers nous mena-  
cèrent. J'apellai nos Valets, & je leur dis  
que dans un péril comun, la défense devoit  
être comune. Le jeune Païsan, sur tout, qui  
vit qu'il s'agissoit du tout pour lui, montra  
un courage extraordinaire, & se défendit  
come un Lion. On tira l'Epée; il y eut des  
coups donés de part & d'autre; il y eut du  
Sang répandu; mais enfin les Archers, qui  
n'étoient pas acoutumés à trouver de la re-  
sistance, prient la fuite; & nous laissèrent le  
Champ de Bataille.

- Heureusement, Melle de L. étoit pendant  
ce Combat dans une Chambre, éloignée où  
elle reposoit; elle n'en fut informée que  
lors qu'il n'y eut plus de péril; cependant  
son Père avoit reçu une legère blessure, qui  
l'allarma fort, quoi qu'elle ne fut point dan-  
gereuse; elle auroit tout perdu en le perdant;  
elle seroit d'abord retombée dans l'obscurité  
& dans la misère d'où il venoit de la tirer.  
Après l'état où je l'avois vüe, j'étois surpris de

lui trouver autant de sentimens & de délicatesse; mais elle nous aprit qu'elle avoit été élevée par une Dame de mérite du voisinage; qui avoit pris de l'affection pour elle, & qui n'avoit rien négligé pour son Education. Dès que je l'eus vüe, je començai à l'aimer. Sa conversation & la conoissance de son caractère ne firent qu'augmenter ma passion. Son Père ne la désaprouvoit pas; sa Fille étoit un parti considérable par les Héritages qu'il avoit recueilli & par le vœu qu'il avoit fait de ne point se marier. La tendresse qu'il avoit pour elle confirmoit sa résolution. Mais ce n'étoit point à la Fortune à qui j'en voulois; j'aimois sa douceur, sa grace touchante, cet air de jeunesse & de dignité répandu sur toute sa personne. Je m'apercevois avec plaisir qu'elle n'avoit pas de l'éloignement pour moi; cependant, je ne faisois pas sur son cœur les progrès que je desirois; il me sembloit que tant d'amour devoit faire plus d'impression sur elle; je ne pus m'empêcher de lui en marquer ma surprise, & de lui reprocher son indifférence. Elle me répondit que la situation où je l'avois trouvée, mettoit une si grande distance entre elle & moi, qu'elle ne pouvoit se flater que j'eusse des vües sur elle. Je me rapelle, malgré moi, dit-elle avec ingénuité, de vous avoir vü l'Epée levée sur moi, prêt à l'enfoncer dans  
mon

mon sein. A peine mes larmes eurent elles calmé votre colère, ajouta t elle, que vous formâtes, sans me connoître, des desseins contre mon innocence; je n'échapai à votre poursuite que par un événement imprévû qui exposa votre propre vie. Vous ne m'avez vû que dans un état méprisable; ma naissance même a quelque chose de honteux; je vous estime trop, continua t elle, pour vous donner une Epouse que vous craindriez de nommer & de produire: Ce n'est pas assés de mériter votre estime par mes sentimens & par ma conduite; il faudroit aussi en être digne par les avantages extérieurs que l'Amour compte pour rien, mais que le Monde compte pour beaucoup. Voilà mes scrupules, conclut elle, je ne sai si le tems pourra jamais les lever; mais il sont assés bien fondés pour. . . Arrêtés, Mademoiselle, lui dis je, en l'interrompant; ne conclués rien encore; j'espère que ma tendresse dissipera tous vos scrupules, & ne vous laissera que ceux que vous devez avoir, de ne pas répondre à un attachement aussi respectueux qu'est le mien. Le Marquis entra dans ce moment. Venés, Monsieur, lui d's je; je ne veux ici d'autre Confident, & d'autre Juge que vous même; je proteste en votre presence, que je n'aurai jamais d'autre Epouse que votre aimable Fille; je lui jure un

amour éternel ; je ne veux d'autre garant de ma fidélité & de ma constance, que mon cœur & sa beauté.

Le Marquis ne fut point allarmé de ce transport. Je souhaite, dit-il, vôtre union ; vous êtes les deux Personnes qui m'êtes les plus chères ; & je ne doute point que vous ne soïés heureux ensemble ; mais ne précipitons rien ; je n'empêcherai point que vous ne vous voïés ; vous apprendrés à vous mieux conoitre, & si dans la suite, vos sentimens sont toujours les mêmes, je jugerai que ce raport d'inclinations est un Arrêt du Ciel, qui veut vous unir, & j'y souscrirai avec plaisir. Ma Fille, reprit il, après s'être reposé un moment, les Evénemens de vôtre Vie prouvent que le Ciel veilleit à vôtre conservation & à vôtre bonheur : Vôtre sort est changé, & vous n'êtes pas la seule qui êtes passée successivement d'un état bas & méprisable à une destinée beaucoup meilleure : J'ai conû en Hollande un Petit Neveu de l'Illustre la *Noue*, qui soutint en France, quelque tems avant cette fatale Ligue, qui la mit a deux doigts de sa ruine, le parti des Réformés, avec tant de zèle, de candeur, de courage & de modération : Ce Neveu étoit Petit Fils d'un de ses Frères, qui s'étoit marié en seconde Nôces avec une Femme fière & intéressée, qui ne voïoit qu'avec

cha-

chagrin que les Enfans du prémier Lit partageroient un jour la Succession de leur Père avec les siens. Pour assurer à eux seuls l'héritage, elle résolut de se défaire d'un Fils & d'une Fille que Mr. de la *Noïe* avoit eu de sa première Femme. Pour cela elle profita du tems que son Mari entreprit un assez long Voyage: Elle remit les deux Enfans à un Capitaine de Vaisseau qui partoit pour la *Jamaïque*, & le chargea de les y laisser, come deux Orphelins, sans nom, sans naissance, & sans bien. On ne fait ce que la Fille devint; il y a aparence qu'elle succomba sous le poids de la misère; mais le Garçon plus robuste fut élevé par un Cordonier, à qui le Capitaine du Vaisseau l'avoit remis. La profession de l'Enfant, ses manières, ses talens, qui comencèrent bientôt à se développer, interessèrent son Maître à sa conservation: Il lui aprit son Metier, l'adopta pour son Fils, & lui prêta son nom. Le jeune la *Noïe*, qui ne le connoissoit point; revint au bout de plusieurs Annees en Europe, & se rendit à Paris: Il continua d'exercer la Profession, & entra précisément chez le Cordonier qui servoit Mr. de la *Noïe* son Oncle. Un jour qu'il lui portoit des Souliers & qu'il les essayoit, Mr. de la *Noïe* le considéra attentivement, & fut frappé de son air. Il se rapella qu'il avoit eu aut esfois un Neveu qu'il

aimoit beaucoup, & qui avoit une grande ressemblance avec ce jeune Home; il le questionna sur son âge, & sur son País. Le Garçon répondit le mieux qu'il pût; il se ressouvenoit confusément d'être né à Paris; & donna même quelques indices du lieu où il avoit été élevé. On suivit ces traces, qui conduisirent à la Vérité. Mr. de la Noüe avoit eu depuis long tems des soupçons sur le sort de son Neveu & de sa Nièce, qui étoient disparû tout à coup, sans que l'on sût coment. Leur Belle Mère avoit bien fait courir le bruit de leur mort; mais on n'en avoit point de preuves, & l'on craignoit d'aprofondir un mystère qui pouvoit couvrir d'infamie une Famille illustre. Mr. de la Noüe fit venir chez lui une vieille Gouvernante, qui avoit demeuré très long-tems chés son Frere; elle lui aprit, les larmes aux yeux, que c'étoit elle même qui avoit livré les deux Enfans au Capitaine du Vaisseau, par les ordres de sa Belle Sœur, qui l'avoit menacée de la faire mourir, si elle refusoit d'obéir. Elle fut bien punie de cet horrible attentat; tous les Enfans moururent; elle les suivit bientôt après, acablée de honte, de remors & de désespoir. La Gouvernante voulut voir si le jeune Home avoit une Cicatrice au sein, qu'elle avoit remarquée lors qu'il n'étoit qu'Enfant: La Cicatrice se trouva telle qu'elle l'avoit désignée

gnée avant que de la voir. Mr. de la Noüe ne se rendit pas encore à cette preuve ; il vouloit d'autres témoignages. Pendant qu'il continuoit ses informations, il vit entrer chés lui un Officier de les Amis qui avoit été à la *Jamaïque*; il lui aprit l'aventure de son Neveu, & lui demanda s'il ne pouvoit lui donner à ce sujet aucun Eclaircissement. L'Officier, après avoir contemplé attentivement le jeune Homme, le tint long tems entre ses bras ; & le reconut pour le même qu'il avoit remis au Cordonier, chés qui il alloit le voir tres souvent, par une suite de cette sorte d'instinct qui nous atache à une persone. *Je suis,* dit-il à Mr. de la Noüe, *ce Capitaine de Vaisseau dont on vous a parlé ; je prêtai mon Ministère à votre belle Sœur, sans la conoitre, & sans savoir à qui appartenient les Enfans qu'elle me fit remettre : Elle me trompa par un faux rapport. & quoi que je ne fusse pas tout à fait la Dupe, je voulus bien le paroître, parce que je craignois que mon refus n'occasionât un plus grand crime. Les pleurs de votre Nièce qui importunoient tout l'Equipage furent cause que nous la laissâmes à \*\*\* & je ne sai point ce qu'elle est devenue, parce que je n'ai pas eu occasion d'y repasser. Pour votre Neveu, je le remis en effet au Cordonier dont on vous a parlé ; je le lui recommandai fort ; je paiai sa Pension & son Apprentissage ; & come c'étoit un brave Homme je ne*  
*don-*

doutai point de ses soins ; le Ciel a conduit le reste, & je vous félicite de tout mon cœur du retour de votre Neveu, qu'il vous a rendu. Ce jeune Homme étoit très bien fait ; il fut reconu par toute sa Famille, & il eut avec l'Héritage de son Père, celui de son Oncle, qui étoit fort considérable.

Cette Histoire, lui dis je, est assés extraordinaire. & a beaucoup de rapport avec celle de Mad. de *Maintenon*, dont on m'a raporté des traits singuliers, que je vai vous narrer, puisque nous n'avons rien de mieux à faire à présent ; cela servira à montrer à Melle. de L\*\* que la Providence a mille moïens de vous tirer de l'abime où elle nous a mis, & que le mérite triomphe des plus grands obstacles : Elle étoit Petite Fillé de *Theodore Agrippa d'Aubigné*, Auteur de la Confession de *Sancy*, Satire qui fit beaucoup de bruit de son tems. Ce Gentil-Homme avoit infiniment d'esprit, de savoir & de mérite : Il avoit été Grand Ecuier d'*Henri IV.* qui l'aimoit, & estimoit. Le Fils de *Daubigné* ne marcha pas sur les traces de son Père ; il étoit jaloux, brutal, & n'aimoit guères que la Chasse : Pour satisfaire son penchant, il se retira, jeune encore, dans un Château qu'il avoit en *Poitou*, près de *Niort*. Il devint amoureux d'une Fille d'un Gentil Homme du Voisinage ; il l'époula ; mais ayant soupçonné qu'elle avoit un

comerce illicite avec un jeune Home de les Amis , & les aiant surpris ensemble , il les tua tous les deux , & se sauva à *Bourdeaux*. Le Père du jeune Home le poursuivit au Parlement de *Bourdeaux* , & aiant obtenu un Arrêt de prise de Corps , il le fit emprisonner. Il n'y alloit pas moins que de la Vie , & ses Juges étoient sur le point de prononcer sa Sentence ; mais l'Amour qui avoit causé son crime fut lui même son Libérateur. La Fille du Géolier ne pût voir d'*Aubigné* , sans l'aimer ; mais come elle ne pouvoit le sauver sans s'exposer elle même , elle mit à prix sa liberté , & lui fit promettre de l'épouser. Elle étoit jeune & jolie , & que ne fait on point pour rompre ses fers & pour éviter la mort ! Ils prirent tous deux la fuite , & se sauvèrent dans la *Caienne*, Colonie Française. Ils y moururent , après avoir eu de leur mariage un Fils & une Fille. Cette Fille fut la fameuse *Maintenon*, à qui un Astrologue prédit qu'elle seroit un jour Reine : Elle étoit encore bien loin du Trone , mais pour s'en aprocher peu à peu , elle sortit de la *Caienne* & se retira en France , chés la Marquise des *Escars*, sa plus proche Parente. Son Frère la suivit ; mais ils furent fort mal reçus d'une Femme orgueilleuse , qui auroit voulu pouvoir les méconoitre : Tout leur bien avoit été confisqué , & il ne leur restoit aucune

ressour-

ressource. On assure que la Marquise occupa Melle. d'Aubigné à garder les Diandons, & que dans la faveur, elle n'oublia pas ce traitement. Comme elle avoit de l'Esprit, & une assez jolie figure, sans être belle, une Dame du Voisinage la prit en affection & la mena à Paris: Elle n'avoit alors que 14. à 15. Ans, & elle ne laissa pas de plaire au célèbre *Scaron*, qui demouroit vis à vis de son Appartement. Aiant souhaité de la voir chés lui, où étoit alors le rendez-vous des plus beaux Esprits, sa conversation acheva de le charmer; & aiant sù son état, il lui donna le choix de paier sa Pension dans un Couvent, ou de l'épouser. Elle préfera le dernier parti, & s'en trouva bien. Son Mari étoit Cu de jatte & infirme; mais il étoit agréable, & avoit chés lui bone Compagnie. Madame *Scaron* l'augmenta, & se fit conoitre très avantageusement. Son Mari mourut, & ne lui laissa que très peu de bien; mais son mérite & sa bone conduite lui avoient fait de puissans Protecteurs, qui la placèrent chés Madame de *Montespan*, où elle fut Gouvernante des Enfans du Roi. C'est là où elle eut occasion de voir ce Prince, qui sembloit d'abord avoir de l'éloignement pour elle; mais son Etoile prévalut, & voici comment. Un jour que Mme. de *Montespan*

avoit

avoit fort mal à la tête, elle reçût le Billet du Roi; il falloit y répondre sur le champ; & elle pria Mme. *Scaron* de le faire pour elle. Cette Dame s'en aquita en Femme d'Esprit; le Roi admira la tournure de cette Réponse; & demanda à sa Maitresse, si c'étoit elle qui l'avoit composée. Mme. de *Montespan* n'osa pas mentir, & avoua qu'il étoit de Mme. *Scaron*. Le Roi voulut la voir & l'entretenir; il fut charmé de ses manières & de son Esprit. La faveur de *Me. de Montespan* déchût dès lors, & Mme. *Scaron* prit insensiblement sur le Roi cet ascendant qui la conduisit au Trône; car on prétend que le Roi l'épousa secrètement, & que le Père la *Chaise* fit la Cérémonie du Mariage. Quoi qu'il en soit elle fut jusqu'à la Mort de ce Grand Prince toute puissante sur son Esprit; & l'on dit que tout en filant sa Quenouille, elle gouvernoit le Roïaume: On ne peut nier qu'elle ne fit un bon usage de sa faveur, & qu'elle ne s'emploïa à soulager les Malheureux. L'Etablissement de Saint *Cyr* en est une preuve. On assure que l'illustre *Racine* l'a bien caractérisée dans la belle Tragédie d'*Esther*, & sur tout dans ces Vers, que le Roi prenoit quelquefois plaisir de dire à Mme. de *Maintenon*.

Je ne trouve qu'en vous je ne sai quelle grace,  
 Qui me charme toujours & jamais ne me lasse;  
 De l'aimable Vertu, doux & puissans attraits;  
 Tout respire en Esther l'Innocence & la Paix.

On vouloit que cette Pièce fut toute allégorique; que la fière *Vastbi*, fut Mme. de *Montespan*, que l'orgueilleux & cruel *Aman*, fut le Marquis de *Louvois*; que les Juifs fussent les Reformés de France qu'on venoit de proscrire par la Révocation de l'Edit de *Nantes*. Mme. de *Maintenon* devoit naturellement les protéger, aiant été élevée dans leur Religion: Mais en voilà assez pour cette fois. Adieu.





V E R S d'une jeune Demoiselle aux  
Censeurs des Modes.

**A** Pres Censeurs , déjà sur le retour ,  
 On atendroit , de vous , plus d'indulgence :  
 Dans les plaisirs vous avez pris l'avance ,  
 Soufrés , au moins , que chacun ait son tour .  
 Les Jeux , les Ris , & sans doute , l'Amour ,  
 Vous ont servi pendant vôtre jeunesse ;  
 A vôtre goût , nôtre Sexe , avec presse ,  
 Savoit ranger ses jolis Afiquets ;  
 Ses Eventails , ses Pompons , ses Bouquets ,  
 Prenaient le tour le plus propre à vous plaire .  
 C'est nôtre foible , il le fut de tout tems ,  
 Ce soin , pour nous , est des plus importants :  
 Sur ce grand point , Fille imite sa Mère ,  
 Eve transmit ce goût à ses Enfans .  
 Mais plaire , à qui ? C'est aux gens de nôtre âge ,  
 Ils sont pour nous ; nous sommes leur partage .  
 Nous respectons , en vous , la probité ,  
 Un Esprit mûr , une Vertu constante ,  
 La Politesse , une Humeur complaisante ,  
 L'Air naturel , qui n'ait rien d'éventé ;  
 Mais de fronder à tout coup sur la Mode ?  
 Ho ! franchement cela nous incomode :  
 Vouloir fixer ses caprices divers !  
 Il vous faudroit refondre l'Univers .  
 Ce ton grondeur , sent déjà la Vieillesse ,

Excusés moi, je parle sans finesse :  
 De vôtre tems, vous faisiez murmurer,  
 Tous les Pénards, si prompts à censurer.  
 Peut être un jour, de même impertinentes  
 Gloseront nous sur nos Après-venantes,  
 De quoi, pourtant, Dieu veuille nous garder !  
 Rien n'est si fon, que de toujours fronder,  
 Les Nouveautés, sans cesse renaissantes.  
 Le Monde ira, malgré vos dents, son train ;  
 Tout beau Garçon, est un peu Petit-maitre,  
 Fille jolie est Coquette un tantin :  
 On dit, qu'ainsi, la chose devoit être,  
 Pour accomplir les Arrêts du Destin.  
 Nous ne pouvons aller contre Nature ;  
 Au goût qui règne, on tourne sa parure,  
 Son air, ses mœurs, ses façons, ses discours ;  
 Sages au fond, nous faisons l'air de Prudes ;  
 Le nôtre aisé, libre, sans nuls détours,  
 Exclut tout fard ; nos plus chères Etudes ;  
 Ne vont qu'à plaire & goûter le plaisir,  
 Mais tel qu'il faut, pour n'en jamais rougir.  
 Nous ne voulons, Messieurs, rien vous prescrire,  
 A vôtre guise, hélas ! habillés vous,  
 Nous n'y trouvons rien du tout à redire ;  
 Quand vous seriez vêtus à faire rire,  
 Il n'en seroit ni plus ni moins pour nous.  
 Vivons en paix, car, s'il faut vous le dire,  
 Si nous allions de près vous éplucher,  
 A nôtre tour nous pourrions vous dauber,  
 Et vous-auriez, certainement du pire.

Neuchâtel.

VERS d'un Gentilhomme avancé en âge,  
à une jeune Demoiselle.

**L**oin, loin de moi, petit Dragon,  
Avec vous je roms tout comerce,  
Bientôt ma Tête à la renverse,  
Seroit un Vaisseau sans Timon,  
Si j'essaïois de tenir bon,  
Contre le feu de vos Prunelles;  
Il en sort un feu d'étincelles,  
Qui joint à ce Caquet maudît,  
En sel & grâces tout confit,  
Enforcèle si bien les Ames,  
Que dévpré de mille flames,  
On ne sait plus ce que l'on dit.  
Parce que l'on sera toute esprit,  
Badine, fringante, jolie,  
Fertile en brillante saillie,  
On osera tout subjuguier,  
Même atenter à la Vieillesse!  
Ah! c'en est trop! Il faut morgner  
Une pareille Enchanteresse;  
De loin s'entend, car pour de près  
Il n'est espèce de Cuirasse,  
Qui mette à couvert de ses traits;  
D'un coup d'œil elle vous terrasse;

Il faut que je m'en débarasse . . . .  
 C'est fort bien dit , si je le puis.  
 Dès qu'elle paroît , je la fuis ;  
 Mais poursuiroi par son idée ,  
 Tous mes projets vont en fumée ,  
 Et je ne sai plus où j'en suis.  
 Neûchâtel.



RECETTE pour faire des Vers à  
 la moderne.

**D**eux Grains d'Esprit , un de Bon-Sens ,  
 Quatre ou cinq d'aimable Folie ,  
 Quelques Eclairs éblouissans ,  
 Une Poignée d'Harmonie ,  
 Autant d'Amour que vous voudrés ;  
 Du Sel Attique une Pincée ,  
 Dont le tout vous saupoudrerés.  
 La Composition brassée ,  
 Chargés l'Imagination ,  
 D'en faire une Décoction ;  
 Puis au hazard par cuillerée ,  
 Arrosés en vòtre Papier :  
 Mais à chèque billevesée ,  
 Pour rendre vòtre Ouvrage entier ,  
 Cousés toujours la riche Rime ;  
 Peut-être aurés vous du Sublime.  
 Neûchâtel.



## A V I S

*Concernant un Remède assuré contre l'Hydrophobie, ou la Rage.*

**T**Out ce qui peut être utile à la Société doit mériter nôtre attention ; ainsi nous nous faisons un devoir d'insérer ici l'Extrait d'une Lettre que Mr *Frédricb Osterwald*, du Grand Conseil de *Neûchâtel*, nous a écrite, au sujet d'un Remède qu'il possède pour guérir l'*Hydrophobie* ou la *Rage* ; Remède que sa générosité l'engage de donner gratuitement a tous ceux qui pourroient avoir le malheur d'être atteint de cette crüelle Maladie. Voici coment Mr. *Ostervald* s'exprime.

„ Un Gentil home de *Normandie*, auprès  
 „ de qui j'ai vécu quelques Années, possède  
 „ depuis long-tems le Secret de guérir l'*Hy-*  
 „ *drophobie* ou *Rage*, & il le distribue avec  
 „ une générosité peu commune, qui lui fait  
 „ autant d'honneur, que le Remède même  
 „ lui done de réputation. De tous les en-  
 „ droits de la *Normandie* & des Provinces  
 „ voisines, on lui écrit, ou l'on se rend au-  
 „ près de lui pour le faire guérir. J'ai été  
 „ tè-

25 témoin plusieurs fois des effets merveilleux  
 26 de ce Remède, & vû nombre de Persones  
 27 mordues, même déchirées par des Chiens  
 28 & des Loups enragés, être parfaitement  
 29 guéries, sans qu'il soit jamais arrivé d'ac-  
 30 cident fâcheux à aucun de ceux que ce  
 31 Gentilhomme avoit traité. L'efficacité de  
 32 ce Secret est tellement reconüe & éprou-  
 33 vée dans ces Provinces, qu'on le préfère  
 34 au Bain de la Mer, auquel on seroit à  
 35 portée de recourir. Il consiste dans une  
 36 Poudre, que l'on mêle avec le Suc de  
 37 certaines Herbes : On prend chaque ma-  
 38 tin, pendant 9. jours, une Cuillerée de  
 39 ce Suc : Le Malade n'est astreint à au-  
 40 cun Régime particulier, & peut vaquer  
 41 à ses Ataires, come à l'ordinaire. Mais  
 42 ce qui augmente le mérite du Remède,  
 43 c'est que le Marc des Herbes dont il est  
 44 composé, étant appliqué sur la Plaie, la  
 45 guérit infailliblement, au bout de quel-  
 46 ques jours. Ce sont des Expériences que  
 47 j'ai vû plusieurs fois.

25 Devenu Possesseur de ce précieux Se-  
 26 cret, par un effet de la générosité de ce  
 27 Gentilhomme, je me ferai un devoir d'i-  
 28 miter sa façon d'agir à cet égard, en  
 29 travaillant come lui à la guérison de ceux  
 30 qui seroient dans le cas d'en avoir be-  
 31 soïn : Je traiterai ceux qui pourront se

25 ren-

„ rendre auprès de moi à Neûchâtel; j'en-  
„ voïerai le Remède à ceux qui ne seront  
„ pas en état ou à portée d'y venir, & je  
„ les instruirai de ce qu'ils devront faire.

„ Quoi que les Accidens qui résultent de  
„ cette Maladie soient asses rares dans ce  
„ Pais, ils sont cependant possibles. Nos  
„ Voisins en ont plus souvent des exem-  
„ ples. Je souhaite assurément qu'ils ne  
„ soient pas fréquents; mais quoi qu'il en  
„ soit, j'ai crû ne pas devoir laisser ignorer au  
„ Public, que ceux qui se trouveront mal-  
„ heureusement dans de pareils cas, trou-  
„ veront auprès de moi, des secours em-  
„ pressés, gratuits, & qu'une expérience  
„ constante me permet de leur anoncer, co-  
„ me assurés & toujous efficaces &c.





## ENIGME.

**S**ans crainte, sans éfroi, tout à coup j'obscurcis  
La chose la plus claire & la moins inconüe ;  
Mais en l'obscurcissant, toujours je l'éclaircis,  
Et l'augmente toujours, quand je la diminüe.

---

## LOGOGRIPHE.

**S**uis je un bien ? Suis ie un mal ? Consultez  
l'Univers ;

Vous trouverez par tout des sentimens divers.

Je fais souvent votre misère ,

Et-ce cas par malheur ,

Hélas ! n'est que trop ordinaire !

Souvent aussi je fais vôtre plus grand bonheur.

Faisons nous encore mieux conoitre.

Sept membres font mon tout, qui pris diversément,

Pourront bien tôt peut être

Me dévoiler entièrement.

J'ofre d'abord un Nom & saint & respectable ;

Ce que dans ce moment, vous touchés de la main,

Un Mets utile & convenable

A Manon, Lisette & Catin,

Ainsi

Ainsi qu'à bien d'autres femelles ;  
 Ce que chacune d'elles ,  
 Voudroit avoir & dès demain ;  
 Un grand & savant Personage ,  
 Conu jadis dans l'Orient ;  
 Un Roi riche , savant & sage ;  
 Un Amas d'Eau ; meurtrier Instrument ;  
 Ce que voudroit cacher l'aimable Célimène ;  
 Servante assez connue ; un nom doux , gracieux ,  
 Mais dont l'espèce est rare & qu'on trouve avec  
 peine ;  
 Ce qu'un Rimeur fait de son mieux ,  
 Et cependant , qui bien fort l'embarasse ;  
 Le Principe de certain Art ;  
 Ce qui de nous est la plus noble part ;  
 Élément , tantot chaud , & tantot plein de glace ;  
 Le contraire du doux ; mal horrible & cruel ;  
 Un Polisson ; Péché mortel ;  
 A certain âge récompense ;  
 Dont par fois un Pédant fait libéralisé ;  
 Dans la Turquie Oficier respecté ;  
 Ville ancienne en lieu loin de la France ;  
 Instrument de supplice. Arrêtons , car je croi ,  
 Que plus d'un Lecteur jure & peste contre moi.

---

Le Mot du Logogriphe de Décembre 1748.  
 est ARCHITECTE , & celui de Janvier der-  
 nier , PARIS.



T A B L E.

<b>L</b> <i>Ettré sur une Version Italienne de la Bible, attribuéé à Sixte V.</i>	97
<i>Réponse à la suite de l'Examen des Pensées libres sur les Prophéties.</i>	117
<i>Lettre aux Editeurs, en leur envoiant l'Extrait qui suit.</i>	137
<i>Extrait d'un Essai sur la Nécessité de la Révélation.</i>	139
<i>Lettre sur le Suicide, adressée à Mr. de Crousaz.</i>	148
<i>Suite de l'Histoire du Marquis de L., &amp; autres Particularités curieuses.</i>	176
<i>Vers d'une jeune Demoiselle aux Censeurs des Modes.</i>	189
<i>Autres d'un Gentilhomme avancé en âge à une jeune Demoiselle.</i>	191
<i>Recette pour faire des Vers à la moderne.</i>	192
<i>Avis concernant un Remède assuré contre la Rage.</i>	193
<i>Enigmes &amp; Logogripes.</i>	196